

L. D'ASCO

RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

Lyon... UN AN Fr. 10
Départements... 12
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

DAUBRUCK
SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

BUREAU DE VENTE

Pour Lyon et la région : C. MÉLIN,
1, rue de Jussieu, 1.

Les Annonces sont reçues

Chez M. V. Fournier, rue Confort, 14

LYON

LE CONSEIL DE RÉVISION

LA BRASSERIE DE LA NUÉE-BLEUE — UNE VENTE APRÈS DÉCÈS

Lire à la 2e page

LA SILHOUETTE DE

D'ADRIENNE ROUX

LE SALON LYONNAIS

Par ANTONIO

Adrienne ROUX

On lira plus loin, la silhouette d'Adrienne
Roux, la reine de l'élégance et du skating,
une des plus spirituelles riches du demi-
monde lyonnais.

Nous donnerons demain dans

La Petite Bavarde Illustrée

le portrait-charge fort réussi de la belle
enfant.

Qu'on se le dise !

La Petite Bavarde publiera également
le curieux chapitre de l'Accouchement, qui
a été supprimé dans le feuilleton d'Emile
Zola, publié par le Gaulois.

L'ACCOUCHEMENT

est une des scènes les plus naturalistes et
les plus effroyables qui soit jamais sortie
de la plume du célèbre romancier.

LA RÉDACTION.

A NOS ABONNÉS

Tous les abonnés de la Bavarde rece-
vront gratuitement la Petite Bavarde il-
lustrée.

UNE VENTE APRÈS DÉCÈS

La pauvre fille était morte, étouffée
quand cet accident lui arriva, elle était
seule, ce qui prouve bien qu'il ne lui arri-
va pas la nuit. Dans le monde qui s'amuse;
cette disparition fut l'objet de causeries, le
soir, entre la lecture du Gil Blas et un petit
bac. On en parla, sans plus de respect qu'il
ne convenait au feu dans les souvenirs
intimes. Chacun pouvait dire son histoire,
car chacun l'avait connue. Détails crousti-
llants parfois joyeux, souvent obscènes
Les blâmes du vice, les galantins habitués
des boudoirs bleus ne se contentent pas de
chiffonner la robe, ils relèvent la chemise,
la fine chemise brodée, garnie de dentelles
et ornée d'un ruban rose dans ses entre-
deux.

La morte ne laissait pas de regrets. Ses
deux amants principaux l'apprirent d'a-
venture ; le premier au XIX Siècle; le
second à l'Assommoir. Le premier, un fils
de famille, épris de cette beauté facile, se
contenta de dire: Tans pis! Elle était jolie,
mais elle me coulait cher! Le second, un
orléanais qui portait des pantalons collants
dessinant des jambes courtes de chien bas
et, vider son absinthe d'un trait. On l'en-
tendit murmurer: « pas de veine, elle
payait bien! » Cependant une femme de
ménage, vieille répugnante, qui avait
maintes fois porté ses billets doux et vidé
sa cuvette, jeta sur la pauvre trépassée
des gouttes d'eau bénite contenue dans un
ancien pot de cold-cream. Le plus fidèle,
le seul vraiment affligé, ce fut azor, un
toutou blanc, qui portait des favoris ver-
tes. Il dormait, inquiet, au pied de ce lit,
d'où sa maîtresse ne se réveillait pas.

Les premiers visiteurs qui se présen-
tèrent, furent deux messieurs très graves et
très solennels: un huissier et son scribe.
Ils venaient poser les scellés. Ils n'ôtèrent
point leurs chapeaux devant la fille, froi-
dement étendue sur cette couche qu'elle
avait fait craquer de plaisir. Ils la regard-
èrent d'un œil parfaitement insolent.
L'huissier fit même un grossier jeu de mots
sur le sommeil. Le petit clerc se rapela
cette avec cette grosse fille. Il se souvenait
très exactement de ce qu'il avait dépen-
sé! Il jeta un regard plein de compassion
à ce fragile instrument brisé, complice
d'une nuit de débauche.

Le matin où on l'enterra, il tombait une
petite pluie fine et glacée. Le ciel était gris.
Nul éolat. Les croque-morts soulevèrent la
bière. Elle pesait peu. L'un d'eux fit même
remarquer qu'il n'y avait là rien d'extraor-

naire, la trépassée était une femme lé-
gère. Derrière suivaient une femme, la
vieille bonne et deux hommes. L'un était
son cousin, un ouvrier ferblantier qui tra-
vaillait à Vaise; l'autre était son frère, un
urbain La destinée moqueuse avait peut-être
fait intervenir parfois le frère pour apai-
ser les écaris insensés d'un quadrille dansé
par sa sœur. Le père et la mère, des pay-
sans, ne vinrent pas, la belle n'ayant laissé
que des dettes. Sur le parcours, tous les
fronts se découvraient. A mesure que cette
fragile dépouille s'approchait du cimetière,
l'oubli l'enveloppait; la femme publique de-
venait l'inconnue. La tombe effaçait.

On la mit dans un tron, une croix des-
sus; un prêtre dit quelques mots en latin,
mais très vivement: il recommanda au
Christ l'âme de Madeleine. Cette morte qui
s'en allait, sans bruit, avait occupé un rang
dans son monde. Elle avait porté un dia-
dème, elle avait éboui, elle avait enthou-
siasmé, elle avait soulevé des tonnerres de
bravos. On avait choqué pour elle des coupes
de champagne et des verres d'alcante.
Un poète lui avait dédié un sonnet; un
financier s'était ruiné; un soldat y avait
gagné l'Afrique, un autre des épaulettes.
Un imbécile s'était fait sauter la cervelle
sur son parquet; la détonation répondit à
un soupir. Et tandis que ce niais mourait
d'une balle à sa porte, un autre niais mou-
rait d'un baiser dans ses bras.

Je tais le nom de cette femme; mais vous
le savez, elle est morte hier. J'ai parlé
d'elle maintes fois dans ces chroniques scan-
daleuses, où je meurtris, impitoyable, les
épaules blanches des belles pécheresses.

Du reste, je ne veux point m'occuper de
la fille, mais de son cadre: son cadre c'est
son chez elle. Ce boudoir, où elle trona im-
pudente et hautaine, ce boudoir où son
corps s'offrait vénalemeut sans d'autres choix
qu'au plus riche. Ce boudoir, où, après avoir
été admiré, choyé, fêté, elle devait être
insultée par un huissier suivi de son clerc,
dans l'exercice de leurs fonctions.

Avant hier on vendait ses meubles. Nul
n'avait été s'incliner devant son cadavre.
La mort en impose quelquefois, même la
mort de Manou. Mais le tombeau avait
enlevé la carcasse, comme dirait Beaude-
laire. Il ne restait plus rien d'elle entre ces
quatre murs, que le parfum léger qu'on
disait le sien, et qu'elle payait bel et bien
un prix fou, chez le parfumeur on re-
nom.

La haute femme voulait se donner le
plaisir de revoir ce nid mystérieux, où
dormait l'oisele apprivoisée. Les cocottes,
les amies, les rivales, les envieuses, les ta-
pageuses, vinrent en nombre. On les en-
tendait monter l'escalier en riant, faisant
crier les marches sous leur talon Louis XV
cuivré, emplissant la maison d'un frou-
frou de dentelles et de satin. C'était des
chuchotements, des propos espérilles,
éclatant en immenses bouffées de rires,
mais de rires bêtes et gros.

Je reconnais au hasard quelques unes de
nos nymphes, les droites, ou plutôt les né-
bulieuses du ciel lyonnais: la Panny Jackson,
la Raillova, la Béligand, la Maria Porte, la
très célèbre ma Mère m'attend, Hélène
Courtois, qu'on dit duchesse — de Crois-
tois-tin j'imagine — On me désigne Annette
la Licheuse, qui n'a pas l'esprit aussi fin
que la taille, et Clo-Clo, une bonne fille,
quatorzième de sa nichée. La Baronne, au-
tère et grave, porte très sérieusement son
faux tortil. Il y a là jusqu'à la vicomtesse
Sac-a-dos, qui se leva tout simplement
Louis-Pellet. Elles viennent comparer ce
salon aux leurs; c'est leur vanité, autant
que leur curiosité qui est en éveil.

Les dames du monde, les petites bour-
geoises, ont voulu voir aussi. Elles mon-
tent au bras de l'époux, scandalisées, écri-
lant leurs mains aristocratiques où brille
l'anneau de l'esclavage. Elles ont peur.
Elles disent: oh! ces femmes! mais elles
les étudient dans l'arrangement de leurs
cheveux, dans la coupe de leurs costumes,
jusque dans leurs voix, jusque dans leurs
regards, jusque dans leurs gestes. Dans
l'antichambre, elles s'arrêtent, saisies
d'une vague terreur, songeant tout à coup
qu'il est peut-être venu là, ce maci qui on ad-
ore, ces niais agités qu'on attendait, pleu-
rant au coin du feu. Elles sont entrées
pour acheter, ce n'était qu'un prétexte.
elles vont s'en retourner les mains vides.

Quelques-uns, cependant, elles ont un ca-
price. Aussi, dans cette vente, l'une d'elles,
une blonde très jolie, mutine et espérille, a
une envie folle d'un coffret chinois, d'un
travail exquis. C'est une œuvre d'art, rien
de plus léger, de plus charmant. Elle lui
demande de le lui acheter. Adjugé. Le cof-
fret chinois sera à sa femme. La petite fem-
me l'emporte, toute heureuse, ne se doutant
pas, la naïve, que c'est la deuxième fois
que son mari l'achète.

Les véritables triomphants, ce sont les
hommes de la Bande noire. Ils savent le
profit qu'on en tirera. Ils se tiennent les
coudes. Ils en connaissent plus d'un parmi
ceux qui sont là. Le vieux juif Sylocke
voit clair sous ses lunettes bleues, il recon-
naît ses victimes. Il a avancé l'argent qui
a servi à meubler cet appartement
splendide: il a gagné. Il achète les meu-

bles, il les revendra et gagnera. Il a spé-
culé sur l'amour, il spécula sur la mort.
On descend les objets précieux; on en-
lève, une à une, ces reliques de la vanité,
oubliées là par la jeunesse. Nos beaux-fils
s'en amusent: ils n'en tirent point la mor-
talité profonde. Nos belles impures, non
plus. Ce monde insouciant regarde et ne
voit pas, touche et ne sent pas, écoute et
n'entend pas.

C'est la fille de la concierge, la femme
du garçon du magasin de côté, la mère de
ce gros poupon qui lui embrasse la figure
à pleines mains; c'est une ignorée qui tire
la moralité de cette vente. Elle regarde,
dédaigneuse, les beaux meubles gisant sur
le trottoir; les objets précieux, emportés
par les premiers venus; tout cet amas de
splendeurs qui rendait la courisane si or-
gueilleuse. Et elle s'écrie du haut de son
honnêteté pauvre et vaillante:

— Décidément, ce qui vient de la fûte
s'en va au tambour!

E. DESCLAUSAZ.

ENIGME

A Mlle OUBRY

C'est un singulier personnage,
Qui l'analyse devient fou,
Car, mystérieux avantage,
Elle n'a rien, mais elle a tout.

Elle n'est ni brune, ni blonde,
On cherche en vain dans son maintien,
Si c'est une femme du monde,
Si c'est une fille de rien.

Aussi, le vulgaire s'arrête,
Quand elle passe, à petits pas;
Il détourne longtemps la tête,
La regarde et ne comprend pas.

Hier, sachant comment on enjôle,
Elle soupait chez Malossi,
Montrant un coin de son épaule,
Même le reste, sans souci.

Aujourd'hui, pénitente austère,
Elle s'en va le front penché,
Dire à quelque jeune vicaire
Jusqu'au dernier petit péché.

Souvent, étonnant compagnie,
Lorsque le souper est fini,
Ce qu'elle trempe en son champagne
Est un morceau de pain béni.

Elle pleure quand son chien pleure;
Un rien peut l'impressionner,
Mais qu'un de ses semblables meure,
Elle le voit sans frissonner.

Elle est jeune sans la jeunesse,
Elle est bonne sans la bonté,
Elle est tendre sans la tendresse,
Elle est belle sans la beauté.

C'est un être bizarre, étrange,
Qui, tour à tour, est vil et pur;
Le matin une fleur de fange,
Et le soir une fleur d'azur.

KARL MUNTE.

Les BRASSERIES DE LYON

La Nuée Bleue

Du temps que j'étais à Paris, il m'arri-
vait parfois, dans ma petite chambrette du
quartier Latin, de recevoir des lettres de
mes bons amis les Lyonnais. Ces petites
nouvelles étaient comme la douce et vivi-
fiante brise qui, par les temps d'orage,
vient, trouant l'atmosphère alourdie et suf-
foquante, jeter à travers les feuilles languides
des buissons, une envolée de fraîcheur et de
bien-être.

Mon vieil ami Desclauzas, le plus assidu
de mes correspondants, dans ses intermi-
nables et désolantes missives, ne man-
quait jamais de me parler, en termes brû-
lants, d'une certaine brasserie de la Nuée
Bleue, qu'il fréquentait alors si assidûment
que les nouveaux clients, grâce à sa
« soyeuse barbe noire », le prenaient par-
fois pour le patron, ce dont il était, du
reste, très flatté. Si bien qu'au bout de
quelque temps, je ne jurais plus que par la
Nuée bleue, et que de la Salamandre à la
Cigarette, on m'entendait chanter les
louanges de la Nuée Bleue, établissement
incomparable, qui m'était, du reste, parfai-
tement inconnu.

Et lorsque je remis le pied sur le terri-
toire lyonnais, lorsqu'après un voyage de
douze heures supporté avec un héroïsme

dont vous ne me croiriez peut-être pas ca-
pable, je revis pour la première fois le vieux
Rhône, avec ses ondes verdâtres et ses
mugissantes écumes, ma première visite fut
pour la Nuée Bleue.

Il existait autrefois une taverne à Stras-
bourg, — je dis autrefois car, si elle existe
encore, il est plus probable que le nom
si doux qui s'épanouissait sur sa façade a
été remplacé par un assemblage plus ou
moins bizarre de consonnes formant un
mot qu'une gorge française pourrait diffi-
cilement prononcer, — il existait, dis-je, à
Strasbourg, dans une des rues qui avoi-
sinent la place Kléber un petit éta-
blissement où la choucroute était excellen-
te, la bière exquisite, les servantes adorables
et qui s'appelaient Taverne de la Nuée Bleue.
Celle enseigna plut à M. Lacamp qui fonda,
dans la rue Thomassin, une brasserie de la
Nuée Bleue. La bière y était bonne, les
servantes jolies, mais on mangeait guère
de choucroute. L'établissement eut vite
acquis une renommée et des clients nom-
breux vinrent prendre place dans ses salles.
Au comptoir trônait majestueusement la
belle Mme Lacamp, dont la taille élancée,
les cheveux noirs et les yeux étincelants
laissaient peu d'indifférents, et qui, en
quelques jours, se forma un état-major
d'admirateurs, toujours prêts à madrigali-
ser derrière les piles de soucoupes et les
vases nickelés de la caisse. Quelques mois
plus tard, on ne parlait plus que de la Nuée
Bleue, c'était le rendez-vous préféré, l'éta-
blissement à la mode.

La rédaction du Petit Lyonnais s'y ren-
dait tous les jours, directeur en tête; le
gros Balay prenait un plaisir féroce à payer
d'innombrables bouillabaisse à ses chroni-
queurs.

C'était le bon temps de la brasserie; on
serait cru transporté en pleine rive
gauche; la gaieté la plus franche, la cana-
raderie la plus sincère régnaient entre les
clients, au nombre desquels je pourrais citer
Francisque Balay, le frère du directeur du
Petit Lyonnais, le peintre de Coquerel,
celui-là même dont le nom respicndit en
lettres d'or dans les salons artistiques du
seigneur Pupat, Lucien Jaquet, actuelle-
ment endormeur en chef au Lyon-Répu-
blicain, Clapot, l'inimitable Clapot, l'es-
prit caustique. Davant, le rédacteur en
chef du Petit Lyonnais, dont l'abdomen
qui, aujourd'hui, a dépassé toutes les espé-
rances, prenait déjà des proportions inquié-
tantes, le gros Déria, Tony Loup, le fameux
chroniqueur dont le nez, à cette époque,
commença à se strier des raies rouges,
qui, dans quelques années, l'auront
rendu légendaire et feront qu'on dira le nez
de Tony Loup comme on dit le chapeau de
Tony Révilion, l'irrésistible Daverin, dont
les poches étaient toujours bourrées de pou-
lets parfumés et dont les bonnes fortunes
restèrent à jamais innombrables. C'était plaisir
de voir cette poignée de joyeux vrilles
devisant gaiement de choses et d'autres, mé-
lant la politique aux femmes, riant, buvant,
blaguant sans cesse! Les réparties enjouées,
les phrases pétillantes se décochaient à
travers la fumée bleue des cigaretttes, c'était
le bon temps! Parfois tous ces hommes
semblaient s'émouvoir à la vue d'un nou-
vel arrivant sorte de colosse à la cheve-
lure exubérante et capricieuse, à la face
rétroie, encadrée d'une barbe presque in-
croyable.

On se serrait la main, on faisait apporter
de nouveaux bocks, puis le nouveau venu
s'asseyant componctueusement tirait de sa
pochette une grosse pipe d'écume — véritable
chef-d'œuvre de coutillage — labourait
lentement et se mettait à fumer d'un air
satisfait. Cet homme c'était Alexis Bouvier,
l'habitué du «on-Bock — l'auteur des
Créanciers de l'Echauffé, de la Belle Gré-
lée et de la Grande Iza. A propos de Bou-
vier je me rappelle une anecdote. La con-
versation roulait sur les filles de brasserie.
« Cette petite Mariette est vraiment char-
mante », disait Balay, en montrant une
blonde servante, à la mine chiffonnée.

— Bah! dit Bouvier, laissez-nous donc
tranquille avec les mauviettes de brasserie,
ça ne vaut pas la servante d'auberge, la
bonne campagnarde aux joues rouges, aux
bras nus, et, d'un coup de main, rejetant
ses cheveux en arrière, elle nous déclama
les vers suivants:

Ça ne noircit pas les yeux,
C'est tout au plus si ça s'ajuste.
Deux ou trois fleurs dans les cheveux,
Un fichu sur un cou robuste.

Ça court danser sous les tilleuls,
Aux garçons ça n'est pas farouche,
Dans un coin, quand ça vous prend seul,
Ça vous embrasse sur la bouche.

Choisissez, Messieurs! choisissez, ajou-
ta-t-il, avec son bon gros rire sonore, choi-
sissez entre la fille de brasserie mauglée
et peignée à la chien, et l'accorte servante
d'auberge! Balay se remit, mais comme
son amour-propre avait été atteint, il nous
bombarda d'une bouillabaisse excellente, la
meilleure que j'aie mangée de ma vie, une
de ces bouillabaisse qui font époque dans
la vie d'un homme.

Monsieur Lacamp, tourmenté par l'a-
mour du grandiose, ne tarda pas à quitter
la Nuée-Bleue pour la magnifique Brasse-
rie de l'Hôtel-de-ville. Il partit ensuite à

Marseille où il mourut. Mme Lacamp y
dirige encore un café. Au départ de M. Le-
camp la Nuée-Bleue passa aux mains de
F. Pascal.

Après Pascal vint Larbaud, le proprié-
taire actuel.
Sous le 24 mai le policier Coco, sachant
la brasserie fréquentée par des hommes
politiques, y venait faire sa tournée dans
l'espoir d'en arrêter quelques-uns, ce à
quoi, malgré sa barbe et son gourdin
impérial, il ne réussit jamais, pas plus qu'à
faire fermer l'établissement.

La Nuée Bleue, quoique très florissante
encore, jouissait, voilà quelques années,
d'une renommée beaucoup plus grande;
c'était un honneur pour une fille de bras-
serie de faire un stage, quelque court qu'il
fut, aux tables de la Nuée Bleue. Plusieurs
de nos illustres demi-mondaines et la plu-
part de nos célèbres filles de brasserie ont
passé par là; je n'en citerai que quelques-
unes: Adrienne Roux, qu'on a depuis cou-
ronnée reine du Skating, Marie Canodin,
une reine du demi-monde marseillais,
Clémentine Grosjean, Thérèse de Bé-
ziers, Annette la Licheuse, qui, m'a-t-on
dit, y a récolté le surnom dont elle s'hon-
nore, Fonfon, Marie Françon, Jenny Mer-
luchon, aujourd'hui abonnée aux Jacobins,
la grande Louise et Cloco, la fameuse
Cloco, dont le nom s'épanouit en lettres
d'or au sein des textes sacrés de l'écriture
(chapitre des demi-mondaines). C'est à la
Nuée Bleue que Cloco commença à deve-
nir célèbre; elle était surtout aimée des
lycéens qui, le soir, après les classes, ve-
naient par bandes de dix et de vingt, la
tête encore pleine des bucoliques du vieux
Virgile, contempler avec admiration les
traits chiffonnés de l'auguste dame.

Celle-ci, souriant toujours de ses trente-
deux petites quenottes microscopiques, sa-
vait si bien les prendre, que les consom-
mateurs pleuvaient à son avoir. Un beau
jour même, à l'époque où les filles de bras-
serie devaient se tenir respectueusement
à un mètre cinquante du client, la tête
haute, la physionomie digne et la main sur
la couture de la robe, procès verbal fut
dressé à dame Cloco pour attachement
illicite envers un collègue à peine nubile.

Le patron actuel, Maître Larbaud, quoi-
que brave homme, est la terreur de ses
subordonnées, qu'il gratifie d'amendes plus
ou moins fortes, lorsque le matin, elles ar-
rivent en retard, et qu'il congédie s'il y a
à récidiver. Il fait de nombreuses parties à
la table faisant face au comptoir, mais il a
la malchance de toujours perdre, ce que voit
avec dépit Mme Larbaud, son épouse, qui,
parfois, quenoille en main et rouet au
côté, file dans son comptoir, ni plus ni
moins que la Ruyne Berthe, dont les pieds
estotent si grands qu'on eût dit berceaux
de petits moutards.

Parmi les clients les plus assidus de la
Nuée Bleue, nous remarquons notre illus-
tre collaborateur Vezon, qui y développe
chaque soir ses talents d'orateur, L'Ours,
Pipe Palmis et Gustave C... l'homme au
calumet légendaire. De la Scala à la Nuée,
il n'y a qu'un pas, aussi les habitués de ce
concert viennent-ils y boire pendant les
entr'actes et y boire encore à la sortie; on
y rencontre souvent la très mignonne
Marguerite Chaillou, Catherine Pignard,
Jenny Merluchon, Fonfon, et la signorita
Amelia l'Italienne.

Le personnel de la Nuée Bleue, — rue
Thomassin, 6 billards, — est composé
d'un nombre considérable de plongeurs et
plongeuces, et de quatre serveuses, en pre-
mière ligne desquelles je croisrais manquer
à mon devoir en ne plaçant pas la très
spongieuse Jenny Bidet, brune aux yeux
ronds, aux manières cascadeuses, à la pa-
rolle gouailleuse; c'est une héroïne de la
boutille, une émule d'Annette la Licheuse,
avec qui elle pourrait presque rivaliser; je
crois être agréable à certains de mes lec-
teurs en leur annonçant que le singe de
Jenny Bidet sera prochainement remplacé
par un autre de plus petite dimension, un
vrai briou de l'espèce quadrumane, plein
d'intelligence et rompu aux exercices les
plus périlleux. Viennent ensuite la blonde
Maria Bras-d'Acier, qu'au premier coup
d'œil on ne croirait pas susceptible de sou-
lever à bras tendu son honneur et la bourse
d'un nabab; Marie Louise, préposée au
service des billards, et Marie Gratton.

Tous les six mois, M. Larbaud fait pas-
ser un examen à ses subordonnées, examen
ou l'arithmétique appliquée et la comptabi-
lité mentale tiennent la plus grande place.
Celle des quatre Hébé qui obtient le plus
grand nombre de points reçoit, avec les féli-
citations de l'examinateur, le grade de sur-
veillante des billards. Voici le résultat du
dernier examen. Maximum 22 points:

Marie Louise. 19
Bras-d'Acier. 12
Marie Gratton. 10
Jenny Bidet. 1

Lorsqu'on fit connaître le résultat aux
candidats, Jenny Bidet qui, depuis long-
temps, brigait l'honneur d'inspecteur des
billards, eut un instant l'idée de se suicider
lorsqu'elle eut la preuve de sa déporta-
bilité nulle en mathématiques, mais douze
bitters, solidement blindés, eurent vite

chassé de son esprit ces noirâtres projets.
Les pères de la Nuée Bleue sont tou-
jours garnies d'un nombre assez considéra-
ble de képis dorés; c'est là, qu'au sortir
des classes, nos lycéens viennent se délas-
ser des traductions de la journée et, loin
d'Ovide et d'Homère, faire leur premier pas
dans la grande science du billard.

La brasserie de la Nuée Bleue est une
des plus connues des étrangers, et les voya-
geurs de passage à Lyon ne s'en vont ja-
mais sans la visiter. Depuis quelque temps,
Maitre Larbaud y a établi, pour s'attirer
une clientèle plus considérable, un petit
tournoiement que les personnes étrangères
s'étonnent de voir figurer sur le panneau.
A 11 heures, des billets sont distribués à
tous les consommateurs, la roue s'ébranle...
et la personne qui possède le numéro sur
lequel s'arrête l'aiguille indicatrice peut
prendre son chapeau et s'aller coucher en
paix, sans s'inquiéter des consommations,
fussent-elles au nombre de cinquante. Pré-
venons donc cette brasserie si lyonnaise,
en attendant que sa marraire de Strasbourg
relevienne française, car le bleu, étant la
couleur du myosotis, elle semble nous dire,
la petite taverne de là bas: Vergiss mein
nicht, ne m'oubliez pas.

J. SABATTIER.

BOUTADE!

A Mlle Jeanne Bernhardt.

Que fait-il pour qu'un jour, tout estompé de
brune
Et d'un noir de crayon,
Redevienne riant? — Presque rien, qu'il s'allume
Tout à coup un rayon!

Que fait-il à la fleur qui tristement se penche
Et regarde le sol
Pour relever sa tige? — Une goutte qu'épache
L'aurore dans son vol!

Pour que rêvant au nid le pinson vocalise
Un chant plus caressant,
Que fait-il? — Presque rien, il siffle que la brise
Lui souffle en passant!

Et que fait-il alors à l'âme du poète
Trop pensive parfois
Pour qu'elle se déride? — Un rien, une grisette
Avec un fin minois!

CRISTÉ.

LE CONSEIL DE RÉVISION
DE NOS BELLES-PETITES

Avant-hier a eu lieu, en le Palais de la
Maison-d'Or, le Conseil de révision de nos
Belles-Petites; ce fait, qui jusqu'ors avait
été tenu secret et qu'on avait voulu cacher
à tous, nous a été révélé par le rendarme
Ulysse Piedurci, à qui nous offrons une
place de garçon de bureau dans le cas où
il viendrait à être révoqué pour son indis-
crétion.

Le Conseil était ainsi composé:
M. Gontran de la Barbichette, préfet du
Haut-Rhône.

MM. les majors Paléodor, Têteplatte,
Guldichet et Vemrecreu.

Sous-secrétaires, général Ludo vic Gorge-
platte.

M. le capitaine de gendarmerie.
M. Jules Carpentras, maire de Pékin.
M. W. Cherubini et Bouffardet, adju-
dants.

M. Ulysse Pierrefeu, conseiller d'arron-
dissement.
M. Léopold Violet, conseiller municip.

Le Conseil était assisté d'un détache-
ment de gendarmes, au nombre desquels
Ulysse Piedurci — 19 ans de service, douze
blessures.

A une heure de relevée a commencé
l'examen des dames, qui toutes sous l'œil
cynus des gendarmes se tenaient à l'angle
de la salle dans des costumes sombres
assez semblables à celui d'Hassan, lorsqu'il
sortit du bain.

Sur un signe de M. le Préfet, le défilé
commença, à mesure que lesous-secrétaire
général appelle les noms.

Ces messieurs échangeant des regards
striés d'éclairs et souriant en se parlant à
l'oreille; les gendarmes, l'œil baissé, la
barbiche sur la poitrine, tourmentent avec
embarras les doigts minuscules de leurs
gants blancs.

Monsieur le sous-secrétaire appelle —
Annette Bassin — Formes olympiennes,
n'aurait pas été déplaçée dans l'atelier de
Phidias; reine du high-life. — Cuiras-
siers.
Adrienne Roux. — Couturière, regarde
avec dépit sa robe toute envolante, qu'on

la obligée de suspendre au mur; avoue qu'elle est égarée, et demande à conserver son paquet de cigaretes, le major Ventrecru la trouve maigre; versée dans les hussards. Annette la Licheuse. — Parait émue; exécute avant de se placer sous la toise, un pas qui n'est pas étranger à l'Alcazar; fait judicieusement remarquer au major Paléodor qui l'écoute, qu'elle est dévorée par un soif ardente; elle s'empare de la tête du dit major, et contemple son crâne avec admiration; sur l'injonction du capitaine de gendarmerie, elle l'abandonne, objectant qu'elle croyait tenir son miroir de poche, — est nommée cantinière. La Belle Amanda — Trouvée superbe à l'unanimité, n'a pas volé son nom. Cuirassiers. Maria Courtaux — Trouvée très-gracieuse, élégante de formes et saine de constitution. Etat-Major. Peroline — Donne lieu à quelques observations de la part du préfet. Est cependant maintenue et désignée pour la Garde Républicaine. Marie Boucher — Trapue, constitution élastique. — Bonne pour escrime à la bayonnette. Turcos. Pauline Desgeorges — Est à l'unanimité nommée sergente instructrice, spécialement attachée aux volontaires d'un an. Jeanne Mélocass — Attachée à la buvette mobile du 3^e corps. Marthe la Frisée — Constitution propre à supporter la chaleur. Turcos. Marie Francon — S'avance d'un air de mauvaise humeur, et donne un coup de poing au Major Ventrecru, au moment où il éprouve la solidité de sa poitrine — Mauvaise tête. Tirailleurs algériens. Marie Gratton — Cuisinière attachée à la Cantine des grandes manœuvres de la région Est. Louizette du Siècle, Secrétaire de l'aide de camp du Général Commandant le 3^e corps. Antonia de la Font — Tête crépue, attachée expédition du Haut-Nil. Amélie David — Est trouvée gentille par le major Guldichet — «sourire gracieux» remarque le sous-secrétaire. Carabiniers. Adèle Beleil — Refusée — Est versée dans l'arrière-réserve de l'armée Territoriale. Anna Guillaud — Trouvée faible de constitution — Avoue qu'elle a tenté de se suicider et que depuis ses forces s'affaiblissent. Infirmeries. Augustine Du Vergier — Revenue de Panama pour le conseil de Révision. — Porte au cou un collier de dents de panthère, a sensiblement brunis sous le soleil de l'Isthme; sa poitrine ultra-planteuse arrache un «Oh!» admiratif à M. Gontran de la Barbicheite. Etat-Major. Adèle La Rousse — Tignasse carotte seyant bien à la Maréchassée Gendarmerie. Albertine Platen — 101^e de ligne. Amélie l'Italienne — Trouvée très-jolie, son corps porte la marque de plusieurs blessures; — coups de poignards — possédés de 3 langues — français, italien, espagnols — envoyée à la frontière. — 14^e Section d'Administration. Anna Nabab-Ouélé — Maigre, est dédaigneusement osuée par le major Ventrecru. Et nommée Tambour-Major sur le conseil de M. le Maire. Baronne de St-Ouin — Air noble, nombreux tatouages couvrent son corps, des couronnes aux bras; le blason de la baronne de St-Ouin, s'épanouit sur les parties les plus charnues de son individu. Nommée secrétaire d'Etat-Major. Berthe Courny — 21^e de ligne. Adèle Desanges — D'abord refusée attendrit les examinateurs pas ses gracieuses mignarderies. Intendance. Dora — Mise énergiquement du côté des refusés. Esther la blonde — 17^e de ligne. Elodie Valois — Hautaine, Major Ventrecru lui découvre une cicatrice — caractère vindicatif, électro-vitricule; caractère dans les torpilleuses de la Méditerranée. — Est nommée chef de brigade à b. rd du Philippe VI (de Valois) Elisa Email — Figure fine — œil intelligent capable de lire la culpabilité au fond de l'âme d'un prévenu. — Doit avoir fait son droit. — Capitaine attaché au Conseil de Guerre. Elisa Béliand. — Cuisse fortes, capables de supporter longues traites à cheval. Estafettes de dragons. Charlotte Chica. — Garde républicaine. Ernestine Bourdy. — Œil laissant à désirer. Attachée aux ambulances. Elisa du Fer. — Tête jolie. Provoque l'admiration générale. Fait rougir d'un regard le gendarme Ulysse Pédurci. Cent-gardes. Eugénie Chaumetton. — 22^e de ligne. Emilie Epoque. — 97^e de ligne. Et telle — Parait avoir absorbé quelques absinthés. Titube en passant sous la toise. Attachée à la section de dégustation des cantines du 2^e corps. Marie Boulotte. — 3^e zouaves. Josephine Bernard. — 179^e artillerie de marine. Jeanne la Folle. — Maîtresse de danse et de chausson à la 4^e du second. 3^e zouaves. Marcelle. — R-tour Grenoble. Tirailleurs pyrénéens. Interprète de 1^{re} classe. Rosita Béli. — Turcs. Pauline Bailly. — Refusée à l'unanimité. Rosalie. — Trouvée bonne pour le tripoage. Vivandière du 2^e zouaves. Cézarine Gauloise. — Pontonniers. Attachée, en cas de percements, au service de M. de Leseps. Catherine Plassard. — Prévôt d'armes. Maîtresse de boxe et de chausson au 3^e bataillon des tirailleurs sahariens. Possède plusieurs boîtes infallibles. Théo. — Refusée pour son âge. Tonine Françoise. — Trouvée charmante. 4^e hussards. Fonfon. — Attachée à l'instruction spéciale des volontaires d'un an. Fanny Jackson. — Provoque le respect du cons. Il. Laisse tomber, en s'avancant, une masse de coton que le perspicace Ventrecru souleva fort d'avoir servi à supplier à la plastique absente Hussards. Alice Rhône. — Quartier-maître à bord de l'avisé li Rigollet. Philo-Retour Nice. — Déclare vouloir s'engager dans la garde du prince de Monaco. Fanny Auvergnate. — Sergent à la section des ouvriers. Chargée de l'inspection des gamelles et chaudrons du 3^e corps.

Titine Aymard. — Expédition du Haut-Nil. Esclaireurs. Marie Gautier. — Préceptrice des enfants du colonel commandant le 125^e chasseurs. S. bino. — 3^e zouaves. Myria. — A l'unanimité bonne pour l'état-major. Justine. — Etat-major (vaguemestre). Josephine la Dauphinoise. — Matelot de 1^{re} classe à bord du cuirassé le Kléber. Maria l'Auvergnate. — Marchef à la 4^e section d'artillerie de montagne. J-ane Pege. — Spahis. Henriette Saisons. — 133^e de ligne. Juliette. — 14^e de ligne. Antoinette Est. — Constitution nerveuse; tête brûlée. Zouaves. Hortense Est. — 4^e de ligne. Pauline Gaucher. — Infanterie de marine à Nouméa. Fanny Bombance. — Trouvée maigre et propre aux assauts... désespérés. 3^e zouaves. Blanche Gay, notre charmante voisine. — Trouvée jolie, 2^e guides. Anna Oberley. — Venue dans son coupé bleu. Provoque l'admiration du docteur Têteplate. Cent-Gardes. Clémentine Grosj an. — Formes irrégulières; attitude martiale. 2^e cuirassiers. Cézarine, la Vénus au Râble. — Trouvée admirable. Ventrecru lui demande tout bas une photographie. Versée dans les carabiniers. Clotilde Coche. — 4^e chasseurs à Vienne. Pauline Brun. — Etat-major. Maria Bras-d'Acier. — Artillerie de montagne. Marguerite Nouailles. — Belle stature. Dragons. Louise Lobe. — Refusée pour appendice nasal trop accentué. Grosse Louise. — 25^e section d'ad inistration. Léonie Matricon. Trouvée charmante 3^e cuirassiers. Lucy la folle. Parait plaire au sous-secrétaire. — Etat-major. La grosse Léontine. — 7^e carabiniers. Laurence Sallure. — 18^e de ligne. Laure. — Refusée pour vue basse. Lucie Bernard. — Trouvée assez alerte et déhanchée pour figurer avantagement dans les tirailleurs algériens. Ma mère m'attend. — Provoque le respect qu'ont les hommes bien nés pour la vieillesse. — Réserve territoriale. Marguerite Kailou. — Trouvée charmante, est destinée aux hussards. Marie la Petite Poupée. — Trouvée fort jolie. Le Conseil, après avoir hésité longtemps, est obligé de la refuser pour insuffisance de taille (1 m 50). Marie Vadrouille Canadien. — Trouvée admirable par le major Guldichet, qui la palpe voluptueusement. — 3^e guides. Jeanne la Chatte. — Conductrice habile. 3^e escadron du train. Josephine Non-Nou. — Trianglots. Jeanne Debray. — Trouvée fort plantureuse, nommée chef de musique, chargée de l'organisation des concerts militaires. Jeanne Sevez. — Se présente tenant sous le bras sa légendaire chemise noire. — Les fronts se rembrunissent à ce lugubre tableau. — 25^e section d'administration. Henriette Kailou. — Refusée pour défaut de taille — La petite pieure amère ment; les gendarmes s'essuient le coin de l'œil du revers de leurs manchettes. La grosse Isabelle. — Au 38^e à St-Etienne. Jeanne Jouard. — Refusée pour maturité trop accentuée. Henriette Desaix. — Etat-major. Jenny Merlucho. — Trouvée charmante par le préfet qui la verse à la 14^e section d'administration. Louise Egras. — Faible de constitution. a journée. Louise Berger. — Charmante. Hussards. Lucy Maia. — A l'unanimité au 3^e carabiniers. Louise Prudhon. — Chasseurs à cheval à Vienne. Marie Pacard. — 133^e. Marie-Louise Lenoir. — Refusée pour développement de poitrine trop accentuée; le préfet lui conseille de rester pour nourrir les futurs défenseurs de la patrie. Marie la Nantaise. — Infanterie de marine. Marie Zing. — Cantinière adjointe au 4^e zouaves. Petite France — Balayée. Manque de dents. Impossibilité de déchirer la cartouche. Héleine Courtois. — Cette belle duchesse est dirigée sur l'école de Saumur. Henriette Henri IV. — Etat major. Josephine O. D. — Refusée pour obésité pectorale trop accentuée. Le capitaine d'habillement déclare qu'il serait impossible de trouver tunique à sa poitrine, même à la section des territoriaux. Jenny Ingénue. — Refusée pour candeur monastique, et maigre Sarah Bernhardt-sque. Jenny Bidet. — Nommée directrice de la cantine centrale de Constantine, obtient l'autorisation d'emmen. r son singe, à qui le soleil algérien ne pourra qu'être favorable. Jenny Jacobins. — Refusée pour abondance de cicatrices. Angèle Gervais. — Deuxième chasseur à cheval. Adrienne Jumeau. — Refusée pour manque de fermeté. Sujet mou. Sans force... de caractère. Le major Ventrecru lui conseille, à vue basse, le lait Mamilla. Berthe la Vicomtesse. — Sous lieutenant au 3^e escadron du train. Vieille Baronne. — O horror! horror! (Schakspéars) Charlotte la Vadrouille. — Sujet mou. Caractère apathique. Pompiers parisiens. Clo-Clo. — Trouvée très maigre, mais gentille. Plusieurs membres veulent l'évincer. Elle est maintenue. Bonne pour le train de l'artillerie. Spécialement chargée de l'instruction des lycéens qui s'engagent par coup de tête. Carmen l'Espagnole. — Retour de Marseille. Francis tireurs basques. Cécile Chataleain. — Presque refusée pour insuffisance abominable, est versée dans les chasseurs à pied. Bonne à la course. Céline Kailou. — Estafette au 3^e lancier. Caro Lafond — Bonne charpente. Cuirassiers. Angèle Suez. — Chasseur à cheval. Philomène Tavernier. — Mousse à bord du Vadrouilleur, tran-prot de l'Etat. Zozo. — Cantinière à bord du Bamboulo. Hortense de l'Est. — 120^e de ligne. Marie Télégraphe. — Sergent. Section des télégraphistes ambulants. 3^e corps.

Maria Porte. — Refusée. Marcelle Abel. — 3^e Carabiniers. Marie Matossi — Cantinière supérieure à b. rd du vaisseau amiral le Foudroyant; chargée de la direction des salons, dîners, rooms et cadres des officiers. Marthe de la Roche venue dans son coupé est respectueusement désignée pour l'Etat Major. Marie Mayor. — Refusée. Marie Burdy. — Refusée pour dents fausses impropres à la lacération des cartouches. Marie Favre. — Refusée. Mathilde. — Carabiniers. Passe en dernier lieu Melina Poncet, que les huissiers viennent traquer presque en la salle du Conseil — est désignée pour le 12^e de ligne — au moment de s'habiller, elle aperçoit que ses vêtements ont été saisis; elle est obligée de recourir à l'obligeance du major Ventrecru, qui lui envoie chercher des nouvelles robes par son ordonnance. Toutes ces dames revêtent ensuite leurs vêtements plus ou moins satisfaites, tandis que les membres du Conseil encore tout emoustillés s'entretenaient moustachés en partant. A six heures la Maison-d'or se vide et tout rentre dans le calme. Lectrices, si vous avez un remerciement à adresser pour ce que vous venez de lire, gratifiez le brave gendarme Ulysse Pédurci qui m'a narré la cérémonie tout au long. L. D'ASCO

SILHOUETTE D'UNE DEMI-MONDAINE

Adrienne Roux Parmi celles que le caprice et le hasard jetent d'un coup d'aile distraire en tête de l'essai fantastique des demi-mondaines, les unes sont aussi belles que les autres, les autres phidiasques, les autres, sans être l'idéal du beau, possèdent un attrait quelconque, celle-ci, le sourire qui capture, celle-là, le regard qui fascine et qui trouble, celle autre la chevelure ondulée de flots miroitants de laquelle s'échappent je ne sais quels envoiements parfums, quelles odeurs diaboliquement suaves qui font perdre la tête; d'autres encore ont la voix divinement musicale qui charme et dont la douce langueur enlante et subjugué; d'autres enfin ont la beauté brutale et charnelle des bras et des hanches. Le chic du busta fait au tour, les ondulations de la taille et la souplesse féline. C'est pourquoi l'on est presque tenté de trouver étrange que, parmi ces reines du caprice, ces femmes adorées de tous, qui d'un coup d'éventail renchent la destinée d'un homme et font envoler à tir d'aile les rêves dorés de cent adulateurs, quelques-unes ne soient pas belles et n'aient rien de cette richesse des formes qui fait qu'avec un geste extatique l'on s'écrie lorsqu'on aperçoit une femme aux contours délicats et suaves: Dieu! la jolie créature! La Glu! rappelle-t-oi la Glu, lecteur mon ami, la Glu qui nous décrivait si finement Jean Richepin dans son admirable roman, rappelle-t-oi cette femme étrange, cette femme pétrie de feu qui prenait pour devise: *Qui s'y frotte, s'y colle!* Souviens-toi des pages sublimes du poète romancier et fais brusquement demi-tour! J'ai l'honneur de te présenter Adrienne Roux qui naquit à la Tour du Pin en 1853. Ses parents, sans être riches, jouissaient d'une honnête aisance ouvrière, suffisante pour subvenir aux besoins de la famille. Adrienne reçut quelque instruction, elle quitta l'école à quatorze ans et comme elle manifestait beaucoup de goût pour les travaux à l'aiguille, sa mère la plaça dès seize ans et demi chez une couturière de la Rue Childebert. La petite travailla bien. Sa maîtresse, rencontrant chez elle de remarquables dispositions, lui confiait parfois, quoiqu'elle ne fût encore qu'apprentie, certains travaux qu'elle avait pour habitude de ne jamais exécuter qu'elle-même. Par malheur quelques goûtes d'ambition et d'orgueil étaient tombées dans l'âme de cette enfant, et Dieu sait si ces goûtes-là germent vite lorsqu'elles ont pour terrain le cœur d'une femme. Voyant chaque jour les grandes dames venir essayer les costumes les plus magnifiques, elle, qui s'était habituée au maniement des étoffes de toutes sortes et que ce maniement n'avait jamais émue, elle se sentait griser, peu à peu par le froissement des étoffes précieuses. Il lui sembla que ces robes qu'elle avait retournées dans tous les sens, quelle tenait encore la veille, valaient cent fois plus maintenant qu'elles battaient de leurs volants incommensurables les salons dorés des élégantes bottines. Elle se laissa vaincre par l'ineffable saulerie des muses, des patchouis et des lavandes; elle se laissa éblouir par l'éclat des diamants et des bijoux, elle sentit la différence qui existe entre la petite chanielle reléguée au fond d'un atelier et l'éclatant papillon dont les ailes multicolores scintillent aux fauves lueurs du gaz, elle quitta la Rue Childebert et entra comme demoiselle de magasin aux Deux-Passages. Là elle put donner un libre essor à sa coquetteur innée, elle put contempler de près ces élégantes qu'elle n'avait vues qu'à la dérobée, elle put se comparer à elles; elle réfléchit. Parfois lorsque l'une d'elle passait arrogant et superbe, couverte de soie, de dentelles et de satins miroitants, elle entendait ses compagnes chuchoter et rire derrière leurs comploirs. Cela lui parut étrange. Pourquoi se moquaient-elles de ces grandes dames. Elle apprit que parmi toutes ces femmes beaucoup n'étaient pas honnêtes. — Une leur se fit; il était trop tard pour reculer; le sentiment qui la poussait inévitablement vers les rêves à peine entrevenus était trop violent, les désirs trop impétueux, arrivés au bord du précipice, elle avait contemplé l'abîme sans frémir. Elle ressentit comme une jouissance ineffable en s'engageant qu'elle pourrait s'y laisser choir; elle ne tarda pas à y tomber. Minaudière sans être jolie, très coquette, sachant se parer avec beaucoup de goût, elle fut un jour remarquée par un jeune homme riche, qui lui déclara sa flamme. Le lendemain un carnet de vente miqua à au contraire parmi ceux du rayon de lingerie; c'était celui d'Adrienne Roux. A dater de ce jour, Adrienne Roux s'envolait dans la folle cohorte des demi-mondaines. Après plusieurs petites liaisons sans importance, elle s'éprit éperdument du fils d'un riche fabricant de soierie de

tout ville; celui-ci la comblait des cadeaux les plus divers; il n'était plus question dans le monde galant que d'Adrienne Roux et de son amant; partout aux courses, aux réunions, aux t. états on entendait aux conversations se mêler le nom d'Adrienne Roux et les femmes s'abordaient à Bellecour et au Parc construisaient de longues causeries sur la dernière toilette d'Adrienne. Les parents du jeune égaré, effrayés de cette liaison, qui pouvait leur devenir fatale et qui livrait leur nom à une honteuse publicité, embarquèrent leur fils pour l'Amérique. Mais Adrienne Roux n'était pas de celles qui lâchent leur proie à la première secousse; il était à peine parti qu'elle bouclait ses malles; le lendemain elle était sur ses traces, elle le rejoignit à New-York, où elle résida plus de six mois; elle profita de cette fugue en Amérique pour visiter les principales villes du Nouveau-Monde, Washington, Boston, Panama, San-Francisco, Mexico; elle alla voir la cataracte du Niagara qu'elle franchit et ne frémit même pas, — elle se plaça à la raconter, — ne s'émouva même pas à la contemplation de cette gigantesque masse d'eau écumeante et bouillante, qui s'éroule perpétuellement avec le plus terrible fracas. Elle rapporta de ses voyages bon nombre de bibelots dont elle orna à son retour ses salons et sa chambre. Elle habita pendant quelque temps un somptueux appartement qu'un généreux nabab lui avait meublé dans la rue de la Barre; mais d'autres aspirations la troublèrent. Un beau jour, elle s'éprit de la garance; il en est bien peu que cette nuance fascinatrice n'ait pas subjugué! Un officier se présenta qui lui offrit un superbe équipage; elle fut flattée de ce cadeau, car elle put désormais se promener dans une voiture à elle appartenant: elle était alors toujours accompagnée, lorsqu'elle sortait, de deux superbes lévriers danois, qu'elle ne possédait plus aujourd'hui. Dans un voyage qu'elle fit à Royat, l'année dernière, elle se fit photographier en Auvergnat, en compagnie de ses deux chiens. Adrienne Roux a eu plusieurs enfants; une fille seule a survécu, qui n'a guère que treize ou quatorze ans, et que sa mère fait très bien élever et instruire avec beaucoup de soin. Elle se vante parfois de jouir d'une rente de 6,000 francs; ce que nous pouvons assurer c'est que, sa mère ayant péri lors de la catastrophe des bateaux-mouches de la Saône, MM. Plassons et Chaise lui firent, ainsi qu'à sa sœur, une pension de quinze cents francs. Sa sœur, qui est modeste, la fréquente beaucoup; c'est sa compagne de plaisirs et d'escapades. Adrienne Roux n'a pas oublié son premier métier de couturière, elle exerce même encore ses talents à ses moments perdus et dirige un atelier de couture rue Boileau, aux Brotteaux. C'est là, du reste, qu'elle réside. Elle pourrait, si elle voulait, avoir un grand nombre de clients, car elle a beaucoup de goût et elle a; nullement elle ne possède comme elle l'art de bâtir un retour, d'établir un pli, de faire bouffer un pouff, de détailler un nœud de satin et de plus-er un volant. Les dentelles, entre ses mains, affectent des formes les plus fantasmatiques. De rien, elle sait faire quelque chose de joli, quant au joli, elle le transforme en merveilleux. C'est une coupeuse émérite; jamais elle n'ouïs en taillant un corsage; elle a le coup d'œil sûr, la main légère, elle a l'inspiration. Elle pourrait, si bon lui semblait, remplacer la plaque de sa porte: *Adrienne Roux, couturière*, par celle-ci: *Adrienne Roux, professeur de couture*, elle pourrait devenir riche et célèbre honorablement, mais elle ne veut pas. C'est la capricieuse par excellence. Elle paraît vouloir abandonner l'aiguille. Et cependant, avec quelle grâce elle sait disposer les satins pour leur donner les plus merveilleux reflets, avec quelle délicatesse elle drapè les velours et pose les garnitures! C'est la véritable reine de l'élégance; rarement excentrique, elle suit toujours la mode et se pare avec un goût exquis. Quoique âgée de vingt-neuf ans, elle en paraît à peine vingt-cinq. Très maigre, elle ne manque pas d'une certaine grâce; son œil, cependant, a quelque chose de dur; mais son sourire est empreint d'une amertume cruelle et donne à sa physionomie un aspect qui, ne flattant pas au premier abord, fait qu'on désire ensuite plus ardemment et qu'on veut avec plus de force! C'est une soupesse effrénée, une cascade de premier ordre qu'Adrienne Roux! Tous les cabinets particuliers conservent son souvenir et les salons de Berthout et de Matossi tressaillent au bruit de ses pas. Adrienne Roux, c'est la gloire du Skating des Foies-Bergères. Aucune femme ne patine avec une grâce aussi subtile et ne possède mieux qu'elle l'art de se laisser mollement glisser, comme une libellule emportée sur l'aile d'une brise capricieuse. Personne ne saurait imiter les savants folichons, les courbes gracieuses ni les folies ondulantes qu'elle exécute. Lorsqu'elle se lance, tout le monde admire. Notre dessinateur la représentée dans la petite Bavarde illustrée se lançant à toute vitesse sur le rink, les bras croisés, la cigarette aux lèvres. Elle adore la cigarette; c'est une fumeuse enragée; quand on est entré chez elle on sent toujours, comme un vague parfum de tabac aromatisé, se détacher des housses des meubles et des plis des rideaux. Adrienne ne consomme pas moins d'une boîte de cigarettes tous les jours. Elle fume le matin dès qu'elle s'éveille, elle fume toute la journée, et le soir lorsque rêvant aux folles prouesses du lendemain les bras enroulés dans les dentelles de l'oreiller, elle feuillette les pages du dernier roman, elle fume encore. Adrienne Roux n'a pas toujours été riche; elle est venue dans le monde des heures de matche, elle fut elle aussi les amères exerges que la main railleuse du destin a inscrites au revers de la médaille; elle dut avoir plusieurs fois recours à notre illustre collaborateur Vezou qui la couvrait de sa haute protection la fit rentrer à la Nuée Bleue. Ce fut une bonne aubaine pour cette brasserie, tout Lyon goumeux vivre et noceur se donna rendez-vous à l'établissement de la rue Thomassin, c'était une presse épouvantable, un envahissement complet: elle séjourna ensuite quelque jours aux Deux Passages. Ses petites amies la respectent beaucoup car dans ce monde des cocottes comme dans toutes les autres sociétés, il existe une aristocratie. Du reste elle ne laisserait à personne le droit de la railler — tout feu

tout nerfs! — Il ne ferait guère bon à faire des pots sur son compte je vous l'assure; la petite femme montrerait les dents et ses ongles roses laisseraient de profondes blessures! Ses écrits sont garnis d'un grand nombre de bijoux et de diamants qu'elle envoie parfois au Mont de Piété lorsque la débête se fait sentir et qu'elle retire aussitôt que l'opulence remonte le nez — musicienne? Le serait-elle? Peut-être car l'autre jour trainait sur son guéridon, la partition de la *Chans n du colonel* — Dans tous les cas étrange femme! Qui s'y frotte s'y colle!

CANCANS ET POTINS DU DEMI-MONDE

Le Scandale de la Scala Lorsque la petite Catherine Plassard et sa brune amie la charmante Maria, de la Gauloise, partaient mercredi matin pour la campagne, elles étaient loin de se douter qu'un bataillon terrible aurait lieu le soir même à la Scala-Bouffe et que l'une d'elles en serait l'héroïne. Nos deux belles-petites se dirigèrent vers le Grand-Camp, où après un déjeuner copieux arrosé de nombreuses bouteilles de crus divers, elles allèrent rendre visite à leurs bons amis messieurs les officiers. Ceux-ci leur firent le meilleur accueil et la pêtillante Catherine qui l'absorption du petit bien et l'ouïr évanouir de ses liras cueillis avait étonnée, alla même jusqu'à emprunter le cheval de l'un d'eux, qu'elle n'hésita pas à monter à la masculine, au risque d'exhiber ses jolis mollets. Pour terminer une journée aussi agréablement commencée, la belle enfant se rendit le soir à la Scala pour y entendre les gaudrioles de Mme Katy et les chansonnettes de M. Chaillier. Les minutes qui se suivent avec une rapidité folle ont été incontestablement de nepas se ressembler. L'incident que je vais m'efforcer de raconter en est une preuve irrécusable. Catherine de Plassard avait pris place aux fauteuils; étant sortie quelques instants pour un motif que, malgré notre désir de donner des renseignements nous n'avons pu découvrir, elle trouva lorsqu'elle rentra sa place occupée; elle fut donc obligée de s'asseoir au rang précédent; elle y était depuis quelques instants, lorsqu'elle fut aperçue par le capitaine Lucie Bernar, accompagnée d'une dame Pyat, qui n'est pas une inconnue pour nos lecteurs, vint lui intimer arrogamment l'ordre de quitter le fauteuil qu'elle occupait et qui lui était, disait-elle, réservé. Catherine n'ayant pas fait déloger la personne qui lui avait pris sa première place, n'était guère disposée à céder sa seconde aux deux nouvelles venues, aussi s'appuyant sur l'axiome qui dit que le soleil luit pour tout le monde et que le cuir des fauteuils brille pour toutes les lunes, refusa-t-elle énergiquement d'accéder aux désirs de la belle Lucy. Celle-ci fut donc réduite à prendre place à gauche de Catherine, tandis que son amie s'asseyait à sa droite. Lucy Bernard n'était pas femme à s'en tenir là; elle tira immédiatement de sa poche un paquet de cigaretes turques, et se mit à fumer, ce en quoi la dénommée Pyat ne tarda pas à l'imiter. La pauvre Catherine se trouvait, non pas entre deux feux, mais entre deux locomotives, et, chose étrange, deux vents soufflant en sens contraire lui apportaient successivement la fumée de sa voisine de droite ainsi que celle de la fumuseuse de gauche; il n'appartient guère aux femmes qui se respectent de fumer ainsi en public, mais cet acte, quelque peu représentable par lui-même, peut, avec de la bonne volonté, passer inaperçu lorsqu'il ne nuit à personne. Là n'était pas le cas, car la fumée du double, tout en empêchant la petite Catherine de dévisager les artistes en scène, provoquait chez elle de fréquents accès de toux. Pousée à bout par les insolentes éjaculations de ses deux voisines, et conseillée par un gentleman qui se trouvait derrière elle, la petite de la Grotte ne tarda pas à sentir s'éveiller en elle un chatouillement nerveux qui donna lieu, en une seconde, à une giffle solidement appliquée sur l'épiderme de la dame Pyat, Pillard ou Piane. Alors, en dépit des trilles fantastiques de M. Chaillier, commença une scène de pugilat dont on gardera longtemps le souvenir; chapeaux au vent et dentelles déchirées, les deux combattantes se débattaient avec une rare énergie, lorsque, soit par maladresse, soit avec intention, la dame Pyat ayant introduit l'un de ses doigts effilés dans l'orifice buccal de Catherine — *on a beau dire, mais c'est pas propre*, — celle-ci serra les dents et mordit. Les sang coula; plusieurs spectateurs prétendent même qu'ils avaient vu le doigt peniant, retenu seulement par un fil miraculeux, mais nous pouvons affirmer que c'était pure hallucination; emmenée par les policemen, la petite Catherine de Plassard alla déguster, pour se remettre, un rafraichissement à la buvette voisine, et s'en fut coucher, contente de sa conduite. Nous ne saurions que la féliciter de son attitude héroïque. Aux personnes qui trouveront qu'elle a été violente en mordant son antagoniste nous répondrons qu'étant offensée, elle avait le choix des armes. A la suite de l'incident que nous venons de raconter, les gardiens de la paix, peu galants, ont dressé procès-verbal à la charmante Catherine. Vous pouvez être certain que cette dernière ne tardera pas à se venger. Depuis jeudi, chaque soir elle cherche son ennemi, qu'elle veut absolument étrangler. Ce sera donc encore un drame terrible à raconter. A TRÈS NOBIE ELODIE Dame de Valois Plusieurs personnes nous ayant assuré qu'Elodie Valois, entrant toutes voiles dehors dans le monde sérieux, avait pour toujours renoncé à manger à la croque au sel les rédacteurs de la Bavarde, après leur avoir jeté du vitriol à la tête, nous avons résolu de ne plus nous occuper de cette vindicative demi-mondaine. Puisque la belle prend les devants nous nous ferons un plaisir de lui répondre et de la remettre sur la sellette. Samedi apr's midi, Elodie, dame de Valois se trouvait à la maison dorée, en compagnie de ses trois amis, Paquerette, Marie Roux et Adrienne Roux. Il faudrait pour rapporter exactement les conversations de ces dames. Elodie racontant qu'ayant été la veille à la campagne elle avait marché de plein pied dans les vignes du seigneur et qu'elle était revenue le soir en compagnie de son protecteur et d'une tante (sic) des plus accoutumées. Paquerette de son côté gémissait sur la coupable exigence de son apothicaire qui pour une drogue de peu d'importance lui avait demandé l'énorme somme de 20 sols. Ce à quoi Adrienne Roux répondait qu'avec un dévouement quelconque d'amabilité et de grâce, elle aurait pu amoindrir le prix du médicament. Elodie Valois à également prétendu faire saut choruscus avec le monsieur Michaux, que le sieur Leocq actuellement sur la paille humide des cachots (all. scandale de Bellecour) avait jadis appartené à la rédaction du B. nard. Nous lui donnons le plus formel démenti. Cet homme n'a jamais collaboré qu'à journaux: *Carillon de Saint-Georges*, *Grand Lycopanis*, *Franc parleur*, *Et Petit Lycopanis*. Ces renseignements nous ont été soumis par l'une des quatre personnes ci-dessus énumérées; nous tenons ses noms et présumons à la disposition de nos lectrices, nous profitons de cette occasion pour prier ceux de nos amis qui entendent affirmer que monsieur Leocq a fait partie de la rédaction, de vouloir bien nous en prévenir. Voici les beaux jours, nos belles petites reprennent le chemin du Parc de la Tête d'Or, avec station obligée au chalet Grand. Mardi dans l'après midi, nous avons eu le plaisir de rencontrer là tout un essaim de biches. C'est d'abord la belle Annette Bassin et notre excellente amie, la planteuseuse Joséphine O. D. qui descendent de coupé. Elles sont toutes surprises de nous rencontrer. Annette sourit. Joso n'est pas contente, mais elle est brave, elle entraîne Annette à une table voisine de la nôtre. Karl Mante tremble. Lecteurs, soyez rassurés, Joséphine qui reconnaît ses torts envers ce pauvre *carrot*, se contente de nous lancer des coups d'œil terribles. Elle nous montre sa jolie tête parce que Nestor a dit qu'elle était brune alors qu'elle était blonde. Elles causent beaucoup de nous. Annette paraît enchantée elle ne serait pas contrainte d'assister à une petite scène où Joséphine jouerait les grands premiers rôles de drame. Joso ne perd pas de vue notre directeur gérant, qu'elle a entraîné devant tous les tribu aux et complètement ruiné, mais elle s'attendrit. Regretterait-elle toutes les vieilles que elle lui a fait souffrir. Voici un autre coupé, la toute gracieuse baronne de Saint-Ouin en descend. Elle vient sur un signe d'Annette, baronne à leur table « Comment allez vous s'asseoir? » demande Annette — Très bien, mais qu'avez-vous donc. Pourquoi la main gauche enveloppée? — Oh! ce n'est rien, répond Annette, une coupure. Et on montre à la baronne ce satané gérant de la Bavarde. On parle bas, tout bas. Joséphine reste triste. Annette et la baronne sont gaies, bien gaies. La baronne rit aux éclats. Un ami vient galamment saluer ces dames. Annette lui fait les doux yeux. La baronne est charmée de ses mots. Mais la Bavarde est là! on ne peut rire à son aise. Enfin Annette et la baronne parlent dans le même coupé, laissant seule Joséphine qui veut contempler encore un instant son cruel ennemi: et on se donne rendez-vous à *Madame Favart*. Constatons que toutes les trois étaient ravissantes, amies mises simplement. Nous avons surtout admiré le chapeau et la robe plissée de cette chère baronne, et la capote d'Annette. Si Joséphine pouvait toujours conserver la même distinction? Nous voyons ensuite apparaître, dans une voiture découverte, Jenny Merlucho en compagnie d'une amie. Puis Fonfon et aussi Elisa Béliand et Jeanne Sevez, ces deux dernières en amazones. Elisa à cheval, c'est lui manquant. Nous nous promettons bien de retourner au Parc. Il y a une dizaine de jours que Marie Camodin, notre ancienne Marie la Vadrouille, est revenue dans notre bonne ville. Elle arrive directement de Marseille et restera quinze jours environ au milieu de nous. Nous l'avons vue un peu portout, parcourant avec plaisir nos rues et nos quais, témoin si souvent de ces suites phénoménales dont, elle seule, avait le secret. Bonne fille, pas fière, elle n'a pas délaigné de sa fillette, au passage ses anciens amis. Mais sa première visite a été pour la brasserie de l'Est, pour le père Papat qui l'a reçu à bras ouverts, l'a embrassé cordialement, et lui a prodigué avec tendresse les paternels conseils que cet excellent patron sait toujours donner aux gracieuses hébés qui ont fait pendant un certain temps l'ornement de son établissement. Marie Camodin exprimait la crainte d'être aperçue pendant sa visite à la brasserie, et avait peur surtout de voir figurer son nom dans nos colonnes. Elle pensait bien que nous ne l'aurions pas aperçue mais il est un dieu pour nous. Nous apprenons que la plus souriante des Kailou augmente le nombre de ses appartements. Non contents d'occuper tout le cinquième étage de certaine maison de la rue Central, elle vient de louer le 6^e. Quel luxe, deux étages pour une femme seule!... qu'il faut. Intuitif d'ajouter que la Bavarde a été invitée à venir pendre la crémaillère. Mercredi, nous avons vu à la Scala Suzanne Bédé avec un M. sieur très chic. Et Rosina, a-t-elle été retenue par les douceurs du climat de Bône?

Plus d'hommes, plus de michés, rien que des femmes pour faire une véritable partie de rigolade.
Tel est la devise de nos belles impures: jugez-en.
Dimanche dernier, Adrienne l'élégante, sa sœur Marie, Henriette Kailou et Cécile Chatelet, étaient réunies chez la mère Boucse à Collonges.
On a mangé, bu et ri, que c'en était ébouillant.
Il paraît qu'adversité Cécile a fait voir ce que M. Thiers avait montré un jour.
Ces dames sont venues finir leur dîner aux Folies Bergères, où elles sont arrivées vers 9 heures et 1/2 chargées de lias blancs.
Elles ont fait partager à leur nombreux connaissances la Bavarde a été, en un de ses collaborateurs, favorisée des deux de ses belles branches!

Richerie et fleurs d'orangers La belle Marie Blouzard a annoncé à ses amies son prochain mariage avec un artiste lyrique de notre province. Marie apporterait en dot les 100,000 francs que son nabab lui a donnés, et qu'il aurait pu mieux employer à doter une rosière par exemple. J'espère que les amis ne seront pas oubliés, pour honorer de leur présence la bénédiction nuptiale.
Tous mes souhaits aux futurs époux: à lui, une voix moins chevrotante; à elle, une vertu moins cascadeuse. C'est égal, belle mariée, pour vous et pour lui, c'est finir en queue de poisson.

Nous promettons à nos lectrices et lecteurs des révélations, les plus piquantes et les plus véridiques, sur le compte d'une de nos charmantes impures, que nous désignons de suite, afin de ne pas intriguer plusieurs de nos charmantes abonnées.
Il s'agit de Jeanne Desaix, de son vrai nom, moins historique et plus roturier; Claudine D..., femme P... Inutile d'ajouter que nos renseignements émanent d'une source absolument sûre, ce qui ne fera que augmenter le charme qu'on éprouve à lire la biographie de cette mondaine. Nous exposerons son origine, son mariage, et sa situation actuelle, etc., etc.

Nous avons déjà annoncé que nos belles petites vont faire assaut de toilette pour le Concours Hippique.
On nous cite parmi les demi-mondaines qui vont briller par leurs riches costumes: Pauline Buffet, Annette la Licheuse, Jeanne Jouvray, Anna Oberley, Maria Vasson l'auvergnate, Caroline Bouzon, Maria et Céline Lançole, Henriette Desaix, Jeanne Guenard, Jeanne Fégé, etc. etc.
Nous savons qu'il y en a bien d'autres. Nous décrivons les toilettes de toutes.

Jenny l'ingénue manque totalement de goût. Elle porte actuellement un petit chapeau mou qu'elle a soustrait à son protecteur. Elle est horrible!
Augustine Eymard, la belle Titine, a su captiver un riche nabab. Elle a maintenant hôtel à Paris et château en province.
Tous ses créanciers, et Dieu sait s'ils étaient nombreux, ont été payés.
On verra le luxe qu'elle étalera la semaine prochaine au Concours Hippique.

Marie Vadrouille de Canaudin et Annette Papon, viendront aussi à Lyon pour le Concours Hippique.
Les créanciers de la première, se préparaient déjà à lui faire une brillante réception.
Marie l'espagnole ne trouve donc plus de crédit chez les couturières, que depuis plus de six mois, on l'aperçoit toujours avec la même robe.
Décidément les nababs se font rares.

Les deux sœurs Herminie et Marie Gallon, ces belles catapultées des Brotteaux, ne donnent plus signe de vie.
On nous assure qu'elles se cachent de leur créanciers.
Elles ont tort, nous sommes prêts à ouvrir une souscription pour les deux charmantes enfants.

Un épisode de vie de Lucy Bernard.
En ce temps-là, l'ange au Carquois sonne de sa sonnette, et par dessus les hautes tours de Fourvières, et son regard inquiet ayant fouillé tous les recoins de la grande Cité Lyonnaise, depuis le Siècle jusqu'aux Jacobins, et du Casino à la Salle Indienne, s'arrêta soudain sur la Scala. Là, au milieu d'un prodigieux amas de pantalons garance, mais indifférents ou à peu près, semblait-il, deux femmes; Cachemire et Tablier blanc. L'ange qui vit la chose sourit avec malice. Il s'approcha soudain, et fit le plus naturellement du monde tomber des lèvres d'un jeune homme aux galons rouges, ces mots magiques: « un coupé, un entresol et 50 louis » La phrase terminée, Cachemire et garance se touchèrent, et un boston, et un pardessus marron reprit aux leurs places respectives sur la personne d'un individu, assis tout près s'en aller mécontentes.
Ce qu'il advint, nos lecteurs le devinent, mais huit jours après, Lucy, car c'était elle, ayant pris le train à Perrache, s'arrêtait à Vienne, et allait attendre l'homme aux galons rouges dans un Café en face du quartier.

Deux hommes en sortirent, l'un était le bon, l'autre, attendez...
Tout allait bien, quand Lucy témoigna le désir de fumer un cigare. L'homme aux galons rouges courut en quérir.
Les deux personnes qui restaient se regardèrent, se rapprochèrent, une main prit l'autre, et dans cet attachement, Lucy sentit un objet métallique plat et rond sur lequel aucun objet n'était permis. Sa tête s'inclina, ses jambes fléchirent, et le

lendemain l'homme aux galons rouges était étonné de trouver suspendue à la tête de son lit une faveur roses qu'il se souvenait avoir connue jadis retirée 24 heures auparavant.
Lucy revenue à Lyon, fouillait dans sa poche et trouvait... quoi?...
— Une médaille Romaine.

La petite Marie Bouvier, l'ex-Hébé des Jacobins, est devenue une grande dame. Que du changement depuis le jour où elle nous arrivait de la campagne, en robe de chambre, coiffée d'une petite bonnet lingé.
Que de voyages à Sathonay. Que de cascades de l'armée à la pharmacie, de la photographie à la droguerie, sans oublier ses amis les étudiants, mais l'armée a toujours conservée ses préférences.
Sopbie B... se fait actuellement remarquer par ses chapeaux excentriques. Non contente de cela, elle se fait tendre les cheveux en rouge pour pouvoir mieux se livrer à ses intrigues.
Depuis que son petit officier l'a abandonnée, elle change ses amants autant que de chemises.
Nous en reparlerons.

On annonce l'arrivée à Lyon d'une belle petite, connu dans la bicherie de Romans, sous le nom de marquise de la Presle.
Valentine de la Pécherie, la blonde Hébé, n'a pas toujours habité Lyon.
Après le village qui l'a vu naître, la capitale l'a possédée dans ses murs. Mais alors Valentine était un ange de vertu, elle n'avait pas encore aliéné son capital.
Tout cela s'est bientôt évanoui et Valentine quitta Paris pour Macon, n'y apportant que sa pâleur naturelle et sa vertu fortement ébréchée.
La belle petite va être mère, mais elle ignore complètement quel est le maconnais qui sera le père de l'enfant.

Les beaux yeux de Lina se voilent, sa belle bouche sourit avec peine. Elle est triste et se venge sur ceux qui l'entourent. On nous assure qu'elle aurait battu et mis à la porte sa femme de chambre, qui s'était permise de raconter à l'absent les escapades de sa nymphe.
Que sont donc devenus ces beaux brillants qu'elle montrait avec tant de plaisir?
Jenny Merluchon, ce coquet immeuble par destination de la Brasserie des Jacobins, de véritablement son ancienne propriétaire de la rue Tupin de ne pas raconter aux amateurs de Chambres garnie mille choses désagréables pour elle.
Jenny, dit-elle, est une charmante fille, mais pas moyen de dormir avec une semblable locataire: Tous les soirs grise, et quel petit pour arriver de la porte d'entrée à son lit! J'ai dû lui donner cogé.

La jeune Bertha n'a séjourné que quelques jours au Siècle. De concert avec son ami Sophie, elle a planté là son tablier, et de servante, est devenue cliente du même établissement, où elle ont pris séance tenant une cuité réparatrice.
Notre correspondant de Meyzieu (Isère) nous informe que la séduisante Antonia est à l'heure dernière faire un fin dîner dans ce modeste pays.
Cette gabeuse personne est arrivée de Nice il y a quelques jours.
Elle a soupé hier soir mercredi dans un salon du restaurant Berthoult, en compagnie d'un charmant Monsieur bien connu dans notre ville pour ses premiers en amour.

La Bavarde s'occupe très peu des caissières de Brasserie. elle ne parle guère que de celles occupant le rond de cuir de la Brasserie du Siècle. — Mais paraît-il, la caissière de la Nuée Bleue n'est nullement satisfaite de notre silence à son égard, quand au contraire nous causons continuellement de ses subordonnées Jenny Bidet et Consorts.
Si cela peut lui être agréable disons d'elle qu'elle mastique ses aliments de chaque jour avec un ratelier de la maison Duchesne.

Quelques unes de ces dames ne paraissent pas satisfaites de voir leurs noms inscrits en lettres d'or dans les colonnes de la Bavarde, mais cela n'enquête pas Noémie de la place de la République. Elle se plaindrait un de ces jours derniers à un de nos amis, d'être totalement oubliée par nous. Rassurez-vous, belle enfant, nous aurons bientôt à nous occuper de vous.
Vendredi dernier, la toute petite Victorine, se trouvait à la musique de Bellecour en compagnie de deux amies, lorsqu'il leur prit fantaisie de faire demander à un monsieur chic de leur offrir une course en victoria. Le nabab se contenta de leurs envoyer un modeste sapin jaune. Cela ne fit pas leur affaire, elles refusèrent ce trop modeste présent.

Victorine tenait à montrer le costume de 470 fr (!) qu'elle a acheté à une marchande à la toilette.
Marie, la sœur d'Adrienne, et son amie Suzanne ont fait, dimanche dernier un voyage à St-Genix-d'Aoste. Le deux cascadeuses sont rentrées à Lyon fort éméchées par le champagne qui avait coulé à flots chez Dufour.
Au dessert, on avait cassé une douzaine de verres.

Quand vous allez faire des parties à Neuville, petite Victorine, vous feriez bien de moins boire. Conseillez aussi à votre Cicéronne de ne pas vous arroser de carafes d'eau, ce qui vous oblige à quitter votre chemise. Et la pudeur, madame?
Henriette des Saisons continue ses préparatifs de départ pour Notre Dame de Délivrance. Nous donnerons la date.
Marguerite la parisienne, des deux piliers du Casino, occasionne des scènes incessantes dans cet établissement.
Elle prend toujours partie pour les garçons de café, contre les clients.

Berthe du Casino est bien curieuse. De quel droit demandait-elle, lundi dernier, le nom de la personne qui causait avec le jeune financier du Lyon-Loire?
Tonine Françon ferait bien de quitter son costume de velours qu'elle étalait samedi soir à la musique de Bellecour; il commence à devenir antique; elle avait aussi oublié de se maquiller, car elle n'avait pas jolies, ce qui a été remarqué par plusieurs de ses petites amies.
Soyez aimable charmante Tonine.

La petite Victorine de la rue de l'Hôtel-de-Ville désirait savoir ou allait son jeune nabab samedi.
Elle l'a vu rentrer dans l'allée du numéro 63; heureusement qu'elle n'est pas jalouse, seulement elle ne devrait pas lui faire des scènes en lui disant qu'il la fait mettre dans la Bavarde.
Jenny Bidet s'est battue la semaine passée avec plusieurs jeunes gens parce que ceux-ci disaient qu'elle toutes les filles de brasserie étaient des... nous ne dirons pas le mot; aussi la société des filles de brasserie lui a offert une couronne, en la remerciant de l'acte courageux dont elle avait fait preuve en défendant toute la corporation.

Jenny Bidet est furieuse de l'article de jeudi passé, ce n'est pas tant pour elle comme c'est pour son docteur qui est à Macon, et qui pourrait bien cesser toutes relations si elle se trompait encore de gare.
Marie Gauthier a retrouvé son protecteur, qu'elle croyait perdue pour toujours; c'est vraiment trop de chance.
Marie-Louise, de la Nuée, a souhaité la fête à son protecteur, à qui elle a acheté un bouquet avec une poupée dans l'intérieur, le tout pour la modique somme d'un franc. Cette bonne Marie-Louise n'est pas large, mais le cœur y est, cela suffit.

Louise Ollagnier fait dire par sa propriétaire qu'elle est à la campagne chez sa mère, ce qui est impossible, vu que la mère vit très misérablement et comme Louise n'a pas un sou, comment ferait-elle toutes les deux pendant le temps que pourrait y rester la pinbêche Louise; ce qui est plus vrai, c'est qu'elle s'est absente par ordre.
Nous invitons la mère Godard à modérer ses expressions et à ne pas traiter de sales jeunes gens ceux qui passe à côté d'elle, car, à l'heure où nous avons vu, en compagnie de trois autres femmes, que vous avez quittées vers la rue de l'Arbre Sec, vous ne pourriez rien faire de bien à vous promener comme celles qui sont autorisées à faire ce que nous ne disons pas, mais que vous devinez parfaitement.

Un conseil, en passant, à Marie et Francine. Pourquoi vous occupez vous tant de vos voisins de la Scala; l'autre jour? Vous avez laissé tomber quelques phrases que nous pourrions bien dévoiler, si vous n'êtes pas plus prudentes.
Qu'est-ce que cherchait Clémentine Grosjean samedi soir à la musique de Bellecour? Était-ce son nabab, qui n'aurait pas su retrouver le chemin de son appartement; c'est pour cela qu'elle n'a pas accepté une consommation que lui offrait un galant gentleman.

Nous sommes étonné que Lucie Bernard et Marie Gauthier osent serrer la main, et parler amicalement à Claudia, dite la femme au chien. Si elles la connaissent un peu mieux, nous sommes sûr qu'à son aspect elles se détourneraient avec dégoût.
Nous engageons ces dames à être un peu plus difficiles dans le choix de leurs connaissances.
Nous demandions dans le dernier numéro des nouvelles de Joséphine Bernard. Nous l'avons rencontrée vendredi dans la rue de l'Hôtel-de-Ville. Nous avons constaté de nouveau que son départ pour Notre-Dame de Délivrance n'était pas éloigné.

Jenny Merluchon s'est plaint de ce que dans l'article par la semaine dernière sur la brasserie des Jacobins l'on s'était trompé sur le genre de consommations qu'elle absorbeait le plus volontiers. Elle a prétendu que sa boisson favorite était la café.
Nous croyons à la justice de sa rectification. Nous en avons même été témoin un matin de la semaine dernière. Plusieurs de ses amis s'étaient présentés successivement à la brasserie pour y prendre leur absinthe ou leur vermouth, Jenny s'est fait offrir son café par chacun d'eux, leur disant qu'elle allait déjeuner, et qu'elle le prendrait après. Nous ne sommes pas revenu constater si elle en absorbait autant qu'on lui en avait offert.

Nous avons aperçu ces jours-ci, rue de la République, la belle Titine Aymard, une reine du demi-monde parisien. Elle voyage en compagnie d'un jeune inutile dont la santé est en aussi mauvais état que la fortune par suite de la prodigalité avec laquelle elle a usé de son cœur et de sa bourse.
Je voudrais bien savoir ce qu'est devenue la charmante Francine de « la Nelly ». Je l'avais connue à « la Dauphinoise » aux « Beaux-Arts » puis, après l'avoir perdue de vue quelque temps, je l'avais retrouvée à la brasserie Nelly. Qui peut donc avoir effaçé cette jolie biche, pour lui faire quitter si vite cet endroit, où l'on m'a certifié qu'elle ne s'ennuyait pas du tout grâce à un jeune universitaire qui la visitait de temps en temps. Il faut que l'affaire soit bien grave, car je n'ai rien pu apprendre malgré mes investigations.
Si quelque personne obligeante daignait me renseigner à ce sujet, je lui en serais

fort reconnaissant, surtout si cette personne pouvait m'indiquer le désert où Francine a cherché un refuge.
L'hymen va nous ravir pour quelques jours seulement, nous aimons à le croire, un des piliers de la brasserie du Trésor. Aussi nous abstenons-nous, tant que durera son absence, de boire de Moscati d'Alsé du père Hugues, qu'elle sait si bien nous verser.
Lorsque la chandelle qui éclairera la chambre nuptiale aura été éteinte, la lune de miel jettera une dernière et faible clarté sur les rideaux des fenêtres de nos époux; et, dès le lendemain, la lune de beurre se montrera à eux en forme de croissant.
Nous devons future madame, vous reprocher d'avoir usé de l'ascendant que vous avez au Trésor pour déconsidérer quelques-unes de vos compagnes que de tels actes ont fait congédier.
Marie inspirez-vous de cette locution latine: Par pari refertur.
A bon entendre, salut.

Il paraît que Philomène de la Taverne anglaise est très rageuse.
Jeudi dernier, sa petite camarade Victorine lui ayant montré la Bavarde, Philomène l'a déchirée en mille morceaux et pendant dix minutes, elle a vomis toutes les injures de son dictionnaire puis-ard à l'adresse des rédacteurs de notre journal.
Philomène qui est le perroquet de l'établissement a aussitôt fait mettre à la porte la pauvre Victorine.
Nous donnerons bientôt le portrait chargé de la belle dans une pose indiquant ses gestes favoris.

La taille de la belle Angèle prend des proportions colossales encore augmentées par les besoins de rubans qu'elle se fourre devant et derrière.
Constations en revanche, que sa jolie perle va lui va à ravir.
Un conseil: vos jours de sortie, n'y visitez donc pas toutes les brasseries.
Un de nos collaborateurs parisiens nous donne des nouvelles d'Alice la belge, l'ancienne Hébé de l'Époque. La belle est maintenant une étoile de première grandeur.
On ne reconnaîtrait plus l'ancienne servante de bocks. Il faut voir comme elle dédaigne ses compatriotes qu'il lui arrive de rencontrer dans ses promenades au Bois.

Marie Mayor est une des princesses du demi-monde lyonnais, qui ont été les plus éprouvées par la débacle financière.
Elle ne paye plus ses dettes. Il faudra que nous allions trouver sa couturière. A bientôt des renseignements.
Hélène Courtois et Augustine Eymard, ces deux lyonnaises qui brillent; c'est-à-dire au premier rang de la haute bicherie parisienne, seront ici à la fin du mois. Mme la duchesse et son amie veulent bien honorer le concours hippique de leur présence.
Les toilettes qu'elles apporteront vont épater (sic) nos belles petites.

Marcelle la Louche, qui ne s'attendait certes pas à ce que nous révélions ses états de service, vient de se venger. L'acariâtre pensionnaire de Barcelone a quitté notre ville. Elle s'est, dit-on, dirigée sur Grenoble.
Mardi, dans l'après-midi, Lucy Bernard et deux de ses amies, Elise et Louise, se sont fait conduire dans la voiture aux chères de Bellecour.
Les chèvres ont eu beau protester, il a fallu qu'elles traitent les trois Grâces.
Il y avait de nombreux rassemblements autour des trois hébés.

Si Marie-Louise Nuée a déjà oublié son bel amoureux de Montpellier, son cœur de pierre ne tressaille donc plus en pensant aux belles nuits d'ivresse?
Jeanne la Folle Gauloise était de promenade lundi dernier. O mes amis, quelle cuité. Il n'était pas possible d'être plus paf.
Jeanne, qui est une des meilleures élèves de Zola, tenait une conversation d'un naturalisme à effrayer un sapeur.
Il paraît qu'elle est assignée à comparaître devant M. le juge de paix du 8e canton pour avoir à payer la somme de 48 francs, montant de 4 mois de location (!) Jeanne déclare à qui veut l'entendre qu'elle n'a à offrir à son propriétaire que... ses bonnes grâces.

Zozo a juré à son petit homme de ne pas boire pendant... trois jours.
On nous assure qu'elle a tenu parole. Cette charmante Zozo ne veut plus boire que de l'eau.
Pauline Brun est allée rendre visite à son amie Jeanne Carare, qui s'est établie limonadière à Valence.
Ces deux biches ne peuvent se quitter. Les liens qui les unissent sont indissolubles.
Jeanne la hussarde devient de jour en jour plus morose: une peine de cœur, dit-elle. Nous en doutons, Jeanne, jamais vous n'avez connu le vrai amour; et, certes, vous n'êtes pas capable de le connaître. Vous ne savez que cascade. Veuillez, belle cavalière, servir vos clients avec un visage plus souriant, et cesser de faire croire aux fats qui rampent à vos pieds, que vous êtes née pour faire des heureux. A tout venant, salut.

Samedi, nous avons aperçu à la Scala Elisa la petite Lionne. Nous ne savions pas, Madame, que vous aimiez la garance.
Henriette des Saisons a pleuré en lisant l'article paru sur elle la semaine dernière.
A qui la faute?
La petite Berthe du Siècle était tellement contente de voir figurer son nom dans notre dernier numéro, que jeudi matin elle en a failli perdre son portemanteau. Elle l'avait oublié sur la table de la brasserie, et n'y pensait certainement plus, lorsqu'un jeune homme, ayant d'agréables relations

dans l'établissement, s'est empressé de l'en avertir.
Si vous avez trop d'argent, mignonne, il est d'honnêtes et pauvres familles à secourir. Vous feriez souvent le bonheur de plusieurs en donnant un peu de ce que vous avez si peu de peine à gagner.
Un de vos lecteurs indiscret, chère Bavarde, demande quelle est la corpulente belle petite à la tête, qui a vendu: bracelet, pelisse et robe de satin noir à la jeune et grosse bouchère des hauteurs.
Elle a eu bien tort, puisqu'elle a failli faire prendre son acheteur pour elle-même (quelle erreur) dans une certaine partie fine à St-Rambert.
Un peu de réserve, s. v. p., jeune Bouchère, la Bavarde pourrait en savoir bien long.

Chronique Théâtrale

Nous touchons aux derniers jours de la saison d'opéra; encore cinq jours et elle sera terminée.
Tout, jusqu'à ce jour, a à peu près marché à souhait, mais au dernier moment une crise aiguë vient d'éclater.
Le cahier des charges portant comme principale clause que la saison d'opéra doit avoir une durée de huit mois et M. Campocasso ayant jugé bon de ne lui donner qu'une durée de sept mois, la presse locale a commencé à réclamer et le public n'a pas tardé à faire chorus avec elle.
La direction est passée à l'état de léte de ture; c'est à qui frappera dessus, aujourd'hui, c'est à qui aura le poignet le plus solide.
Depuis l'incident de lundi dernier, au Grand-Théâtre, où la direction, sommée de donner satisfaction aux réclamations du public sur cette question, a répondu qu'elle se soumettrait à la décision du Conseil municipal, la situation est devenue très tendue.
Le public réclame énergiquement, menace même et ne veut pas admettre d'autre solution que la continuation de l'opéra pendant tout le mois de mai. M. Campocasso comprenant parfaitement que ce mois doit être désastreux pour ses intérêts fait une résistance désespérée. C'est le coursier qui après avoir parcouru un chemin superbe trouve, tout à coup, au bout d'un précipice, un abîme dangereux. Il veut s'arrêter là, mais son cavalier le pousse imprudemment en avant; peu importe, s'il doit faire la culbute. Telle est la vraie situation et elle est d'autant plus périlleuse que nous avons à craindre que notre municipalité qui tient en fort grande estime le directeur actuel de nos théâtres, se refuse, après la chute de ce dernier, à accorder toute subvention à nos deux scènes.

Ceci doit donner fort à réfléchir et malgré toute la gravité de ce fait il faut en admettre la possibilité.
M. Campocasso, en somme, s'est montré jusqu'à ce jour directeur habile et intelligent; il a mis notre scène lyrique à un niveau qu'on ne peut guère trouver dans aucune autre ville de province; il a monté des ouvrages nouveaux avec autant de soins que de splendeur. Pourquoi donc lui témoigner alors tant de rigueur? Pourquoi donc exiger l'opéra pendant un mois ou bien peu de gens se soucient d'aller s'enfermer dans une salle de spectacle?
Il est vrai de reconnaître que notre directeur a eu le grand tort de s'engager dans une mauvaise voie en acceptant, sans la moindre observation, l'article du cahier des charges fixant la durée de huit mois pour la saison d'opéra.

Mais alors il ignorait le danger et aujourd'hui qu'il le comprend il essaye de s'en écarter. Qui de plus naturel?
Il faut donc désirer qu'une prompte et pacifique solution soit apportée à l'état actuel des choses; il faut surtout éviter ces luttes regrettables entre public et directeur qui ont bien souvent, hélas, des conséquences regrettables.
Il est essentiel, pour l'avenir de notre scène lyrique, que son directeur, loin d'être contrecarré dans sa gestion soit appuyé et aidé par tous, c'est le seul moyen d'arriver à de bons résultats.
Nous ne considérons pas l'intérêt d'un homme dans cette question, mais bien l'intérêt de la cause artistique et l'intérêt d'une ville qui a toujours largement favorisé le développement des arts.

DE SAINT-SAVIN
SCALA-BOUFFES
Toujours grand succès à la Scala. Chailier, le célèbre Chailier, dit le Bossu parisien, fait chaque soir une abondante récolte de bravos et subit chaque jour une dizaine de rappels. Il est particulièrement applaudi dans sa charmante chansonnette: Y en a peut être, mais y en a pas beaucoup. Nous apprenons de bonne source que ledit Chailier réserve au public lyonnais une surprise qui lui sera des plus agréables, et dont nos belles parleront; l'équilibriste Levantine, la charmante Rosa Katy, la biuette Béline, toujours très applaudie dans son Passera-t-il. — Mites Dulac et Meconi. MM. Faure, Deverny et Dambreville, et la troupe Hernandez complètent l'attraction déjà si grande de cet établissement.

Revue de la Mode

Tout est frais, gracieux, joli, de ce que la saison nouvelle nous apporte. Coloris charmant, dispositions coquettes, originalité et bon goût dans les formes et dans les ornements. Nous ne saurions vraiment faire la plus petite critique à propos des dernières créations. Nous voilà en veine de jolies nouveautés, et la saison sera bonne pour le commerce.
En tête des tissus en vogue, nous voyons les écossais petits et grands, et les lainages brodés. Pour les femmes très élégantes, on prépare des brocards splendides aux fleurs miennes, comme aussi des foulards et des satins de coton imprimés, dont les motifs se seront jamais plus larges; des tulle-chauds, des sois fins, des pivoines; des tulipes aux tons orangés, d'un coloris puissant et d'un dessin délicat. La jupe, toute plate, serait cernée dans le bas par une grosse ruche de satin merveilleux à double face, vert et orange. Corsage Louis XV, horlogé de paniers tissés, avec pouf très court, le tout en satin merveilleux vert. Chapeau

Ketty Bell, en paille verte doublée de velours orange coulé; touffe de tulipes en garniture.
Mais, pour porter des toilettes de ce genre, il faut être très élégante, sous peine d'être ridicule.
Une des jolies élégances de la saison, ce sera la jaquette de couleur, non assortie au costume.
On fera ces jaquettes toutes courtes, en satin merveilleux, en velours de Lyon, velours ottoman ou drap de toutes les teintes que l'on voudra.
Les couleurs préférées seront le rouge, le marron doré, le bleu et le vert.
Qu'il soit bien entendu que nous exlucions comme étoffe pour ce joli vêtement le satin français, dont on a fait un trop grand abus.

Tout dernièrement, les maisons de nouveautés ont liquidé des satins tramés à des prix inouïs de bon marché. Ce peut être joli à l'œil, sans qu'on le touche; mais, pour peu que ce soit porté, c'est tout de suite horrible. Qu'on ne se hasarde donc pas à employer ce genre de satin pour les jaquettes dont nous parlons: car ce serait hideux.
On portera encore beaucoup de moire, en garnitures, et du jais à profusion, ainsi que des dentelles. Les vêtements seront de toutes les formes connues, avec mille façons de tailler les pans d'un mantelet ou de draper les manches d'une visite. Les confections riches se feront en grenadine de jais, en dentelle, en satin merveilleux. Courtes à la taille, elles seront maintenues par la tournure, que l'on porte plus longue que jamais.

Des flots de rubans au cou et au-dessous de la taille et un immense col de dentelle ou d'étamine richement garni, avec parements assortis. Voilà de quoi les faire bien gentilles. Leurs chapeaux sont toujours grands, bien grands.
Mme RAYMONDE.

A nos Amis

Nous prions nos amis de Lyon et de la province, de vouloir bien nous faire parvenir pour la Petite Bavarde illustrée, les photographies de nos belles-petites.

ÉCHOS DE LA PROVINCE

Dijon
Il y avait une fois un berger du nom de Gy-gé, qui regardait de sa neuve merveilleux. Ce précieux talisman lui permettait de se rendre invisible et de se transporter partout où il désirait. Que de fredaines! que de paillardises ne commisit-il pas? Je vous en laisse quelques aimables lectrices. Mais pourquoi ce souvenir? Je ne veux point vous raconter l'histoire du Petit Poucet. Or, ce magique jayon, nous l'avons retrouvé. Aussi, gentille Pauline, jette aux orties tes pruderies, tes précautions mystérieuses, tu n'échapperas pas aux coups de langue de la Bavarde.
Bon gré, malgré, on lèvera un petit coin du voile pour mettre en garde les trop naïfs amoureux.

La crainte de nos indiscretions te ferait, paraît-il, renoncer à tes sorties du soir, mais, hélas, ma toute belle, une trop longue réclusion pourrait nuire à ton commerce.
Voilà plutôt le fin mot de l'histoire, tu tiens dans tes serres (pardonnez-nous la comparaison) un jeune étourneau que tu vas plumer d'importance.
L'héritier du baron Jean Oscar Enguerrand de vieille mesure, n'est pas précisément un foudre d'intelligence, il a bien besoin d'être dégrossi; on lui charge de son éducation, et, il faut avouer, jamais maître ne fut plus à portée de sa tâche. Après avoir blanchi la famille, tu vas mettre au bleu le noble rejeton.

Les monacos vont pleuvoir sec et dru dans ton petit coffret. Ton nabab achètera par ses copieuses largesses les fruits de son physique. Venus ne s'est pas montrés généreux à son endroit, mais hélas! Volucien n'est-il pas le conjoint de ta chaste patro ne.
Mes compliments, ma chère, sur ton rapide avancement. Après un prince de théâtre, un peu d'apé il est vrai, qui ne pouvait offrir que de maigres gâteaux, tu es parvenue à prendre à l'honneur un goujon; mais un vrai... goujon. Celui-là, ce n'est plus cet ex-aspirant à Saint-Cyr, ton petit chéri, sans sou, ni maille; ce n'est pas lui qui t'aurait laissé prendre à son dépit (et pour cause) certaine bague qui va bien mieux au tien. Souviens-toi de cette partie de plaisir chez Valot.

Peut-être au retour ne l'aurait-il pas offert, comme ledit baronnet, un charmant bouquet. Si jamais il apprendrait par la Bavarde ces coups de canif dans votre contrat, il pourrait te chatter (avec accompagnement de...) ce passage de Pompréty: « Je suis breton, je suis breton, vous apprendrez à me connaître. »
Un bon conseil, éconduis poliment le jeune disciple de Mars, cest du cinquante et non de l'or — laisse envoler le papillon et garde l'oïseau bleu.
Mais nous allions oublier une petite fête de famille, Française, ton amie intime, la belle et plantueuse Française, vient d'être mère, et c'est toi, Pauline, toi qui es la marraine de cet enfant des amours bourgeois. Pour la cérémonie, ton baronnet avait bien fait les choses, toilette charmante, boubons exquis, repas délicieux, bref, la fête s'est terminée par une cuité générale.

Tu ferais peut être bien de profiter de ces beaux jours pour t'acheter un petit peucle, car la fortune est bien changeante. Il est vrai que ton baronnet pourra toujours, si tu tombes dans la pan-de (sans jeux de mots) te réserver dans certaine fabrique la place qu'occupait autrefois Marie B... l'ex-comtesse de la Roulette.
A bon entendre, salut!

LE COMTE DE MANGEAS.
Un homme perplexé, c'est celui qui complète les deux ou trois danses d'Adonis — on les compte comme on les mange — que les ondulations charnelles de la plancheuse Vic... ont subjugués. Oh! mais il est d'un perplexé! (1) Voyez plutôt: Hier, pour se mettre en gaité, affrôlé de chronique écrouillante, il se précipite — l'expression n'est pas juste — sur le dernier numéro de la Bavarde; les narines dilatées et fumantes, la barbe frémissante de desirs — comme savourant d'avance les parfums acres et doux qu'échappent pour tout cerveau surchauffé les petites indiscretions du tiroir — et crac, du premier coup, le voilà tombé sur le dithyrambe et l'honneur de sa merveilleuse beauté.
Tableau!!
Il en est devenu bleu-vert. — Je le comprends, certes, et vous, comme moi, n'est-ce pas? Quelque expérimenté qu'on soit ou qu'on ne s'en dise, de telles émotions tuent. Et lui, lui surtout, le dernier arrivé, le Benjamin de cette cour choisie, qui a de l'amour encore les jours d'extase, et les esprits enfiévrés... J'ai, c'est mortel... Le premier moment passé, moment d'effroi, de trouble, de renversement, il

est entré dans une colère énorme, terrible, rageuse. Quelles fureurs! saute Madame, il ne parlait rien moins que de poufonder l'audacieux signataire de l'entrefilet « pornographique » Ah! mon cher Hilsen, j'ai assuré que j'ai sérieusement tremblé pour tes jours, car le « Monsieur n'entend pas la plaisanterie sur ce qu'il appelle, je ne sais pourquoi, le point d'honneur.

Aujourd'hui - 3 heures du soir - changement, irrésolution, incertitude!! D'aucuns - les plus malins, s'entend, - s'en murmurent à l'oreille, et bien bas, la raison suivante:

Si la Bavarde n'a pas eu pour la « svelte et idéale » Vic... tout le respect désirable, elle a consacré en quelque sorte d'une façon éclatante la supériorité au moins physique ou plastique de ses chevaliers d'amour.

Or, le moyen, d'aller occire celui qui vous décerne - urbi et orbi - et gratuitement encore, un si chateauléon diplomate?.. Et voilà notre jeune homme perplexé!!

Vengeance, pardon - Que faire? Son cœur veut et ne veut pas. Il est à croire cependant que le dernier parti sera suivi - d'autant que la « surprise » amenée se serait montrée flattée de la large part faite à ses charmes.

Quoique dilaté, vous voyez, il ne lui en faut guère pour être à l'aise - O candeur! Un qui voudrait bien lire...

Sans indiscrétion peut-on revenir sur la petite du boulevard, née nourrice, maîtresse d'é-tudiant, Louise enfin?

Notre ami Coche-grue dit qu'elle fréquente la garance. C'est un peu vague. On peut bien faire de la garance sur ce teint pâle, qui ne saurait plus rougir. Les drag ne diraient rien de ces choses, si les dragons parlaient!! Et les traingots (car elle a plusieurs fois changé de corps)? On eut pris l'humble maisonnette du boulevard pour le bureau de la place, tant on voyait affluer de sous-off, du train au galop de leur monture, comme autant de plantions.

Elle demanda un changement de corps. L'avancement est plus rapide dans l'infanterie, où la coquette! Demandez-lui donc pourquoi certain adjudant secrétaire se leva certain matin à 4 heures et s'arracha si brusquement de ses bras, emportant ses effets pour aller s'habiller dans la rue. Elle est sans pitié, cette petite!!

Et cependant, il ou elle l'EMOUSTILLER!!

La petite Marie C. faisait bien, lorsqu'elle envoi ses épîtres amoureuses, de s'entourer des précautions les plus élémentaires.

Pourquoi perdez-vous vos lettres en route, petite écolière?

Quant votre cher Auguste, qui ne s'appelle pas Auguste du tout, va lire ces lignes, je crains fort qu'il ne ceigne son épée et ne coure sus à l'infatigable bavard qui détient la correspondance en question. C'est qu'elle est un volonteux, votre mignonne lettre! Quelle chaleur, tuden!!

Petite Marie, abandonnez, croyez-moi, le sentier dans lequel vous ne faites que vous en-gager, et qui pourrait bien vous conduire jus-qu'à trottir. Sinon, la Bavarde vous suivra pas à pas et mettra au grand jour, en même temps que votre véritable nom, vos faits et ges-tes les plus cachés.

Mes compliments à l'aimable Blouette sur sa fraîcheur revenue... de loin. Est-ce donc passée par la fontaine de Jouvence, cette chatte? Ou bien serait-ce l'influence de la fréquentation de la garance? Donne-moi ton secret ou, pour Dieu, je dis tout. J'en sais long, tu sais.

Plantureuse Claudine, Pot-à-Tabac, rue St-Martin, tu ferais bien d'entretenir un peu moins de relations avec le pantalon rouge. Il est sou-ventement indécemment réveillé à 3 heures du matin, par des sollicités qui ne viennent probablement chez toi qu'à bout de res... cher-ches. Non seulement ce n'est pas flatteur pour ta bonne renommée, mais encore, les protec-teurs-galonnés pourraient en prendre ombrage. Un coup de balai s. v. p.

Nous avons failli perdre Nana l'arpenteuse, autrement dit phylloxère. Nos renseignements puisés à la meilleure source, nous permettent d'affirmer que cette chère enfant est hors de danger. Allons, tant mieux!! Il y a encore de beaux jours pour la vadrouille!!

A jeudi prochain, mes toutes belles. ROULIARD.

Chalon-sur-Saône Elle a 18 ans, les yeux vifs et chargés de voluptés, la bouche mignonne, les cheveux blonds, la taille svelte, à un roseau secoué par le vent, la gorge suffisante, fait monter à la tête des bouffées d'amour et dégage d'elle un je ne sais quoi qui excite les yeux et émo-usille les sens.

Cette jeune beauté, la perle de nos belles-petites chalonaises (si ce n'était son air par trop mignard) porte le doux nom de Jeanne. J'en ai nom si doux et si suave, qui sort de la bouche aussi facilement que la goutte d'eau de ciel tombée dans l'océan.

Jeanne! Ah! pour qui avoir donné tous ces dons que la nature l'a si généreusement octroyés, à un Nabab (l'est), mais guère appé-tissant, je t'assure, et tu dois aussi le savoir, toi qui vis dans son intimité!

Est-ce que, ô Jeanne, tu serais comme ces autres créatures, te livreras-tu pour une pièce de monnaie?

Ah! mon admiration pour toi tomberait de bien haut, si j'entendais dire: oui, et il ne me resterait plus pour toi que mépris et... pitié.

Et ta digne mère est-elle contente, car, tu dois lui faire un sort heureux et, elle ne se plaindrait peut-être pas de ce que c'est sa fille qui lui donne au dépend de son honneur.

Allons, Jeanne, montre un peu de courage, tu es jeune, tu es jolie; tu dois être bonne; eh bien, laisse toute cette vie d'infamie de côté, range-toi du côté du bon et du bien et tu ver-ras qu'il te sera très généreusement pardonné. Suis mon conseil, il est bon; et tu verras que tu n'en trouveras rien ou sinon... gare à la Bavarde!

N'oublie pas de dire à ton lanceur d'avoir un peu plus de prudence lorsqu'il va te voir, car, cette matine de Bavarde a des yeux d'Argus. Elle voit très régulièrement, tous les soirs, entre 6 et 7 heures, grimper tes escaliers, pour rendre hélas, le veinard, hommage à ces char-mes qui feraient le bonheur de plus d'une, et commencer par la petite Elisa...

A propos d'Elisa, est-elle revenue de Lyon, où elle avait été se faire soigner, par suite de sa bonne conduite. Quant je pense qu'une mère regarde cela d'un bon œil! Pourvu que sa fille regarde le prix de sa nuit. Je suis à me demander à quoi servent les lois. Honte, trois fois honte à ces mépris infâmes.

Signé: Par.

Nos chapeaux-souris chalonaises sont furieu-ses contre la Bavarde; elles ne peuvent pas

comprendre qu'on ose fouiller dans leur vie pri-ée; elles savent sans pitié sur d'honnêtes ouvrières et ne veulent pas qu'on leur jette à la face ce mot: impures. Allons! mes petites châtées, il faut vous résigner, j'ai entrepris une campagne contre le vice et rien, entendez-vous? rien ne m'arrêtera.

Vous autres beau chercher le reporter de la Bavarde, vous ne le trouverez pas; rengardez-vous épithètes plus ou moins épiques, con-tentez-vous de rager et de cacher vos charman-tes petits museaux. Dans un concours régional chaque animal, vache, etc., etc., a son numéro d'ordre; de même, le bon Coche-grue, vous a classés par quartier et par catégorie. Ce digne ami vous suivra partout, il racontera vos or-gies, il dira de quelle façon vous gagez cet argent avec lequel vous achetez bottines fines et robes de velours, il dévoilera certaines pe-tites histoires plus ou moins... dégoûtantes.

Egalité devant le vice, vous y passerez toutes: fillettes de rue et cocottes de bouidori. Ceci dit, commençaient. Depuis quelque temps Chalon possède d'intra-muros une histoire de plus; elle se nomme Anastasie et nous arrive en drôllesse d'un d'un de ces convents grilloités mais point cloîtrés - si nombreux dans nos villes maritimes. Cette impure aurait certaine-ment des charmes avec sa voix de sirène et ses appâts rebondissants, si la ridicule rotonde de sa taille, sa croupe large et charnue ne la transformaient en une véritable futaie. Au der-nier bal du Colysée, elle se faisait remarquer par ses déhanchements de faubourienne; ses expressions de haut goût, ses termes élégants auprès desquels l'énergique mot de Cambronne est eau de rose. Le bal ne lui suffisait pas pour prendre ses ébats, elle se fait admirer dans cer-tain café, que je pourrais nommer, en compa-gnie de son inséparable ami, le Gattier. Je puis vous assurer chers lecteurs et chers lec-teurs que le proverbe suivant n'est pas faux:

Dieu-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.

Que cette... vierge folle suive ce conseil; qu'elle change de chapeau! Sa visite doublée de cachemire rouge aurait besoin de passer au dégraisage. Elle ne doit pas ignorer que les gens de cette partie sont nombreux dans notre chère cité.

Dans le cas où Anastasie croupirait dans une misérable déche, la Bavarde ouvrirait une souscription dans ses bureaux.

Son ex-nabab, au collier de barbe, l'a lâche-ment abandonnée, ce n'est pas gentil de sa part. Depuis ce jour de funeste mémoire, Anastasie Pipelet (elle était portière au convent) veut prendre le deuil et un protecteur tout teint.

Décidément, ma chère Marie, votre protecteur sérieux vous fait faux bon, c'est votre faute. Pourquoi, rester froide, indifférente lorsqu'il venait vous voir? Pourquoi regarder dans la rue et faire de l'œil aux passants quand il vous contait fleurette?

Aujourd'hui, vous êtes obligée de faire gar-niture à votre venette afin d'attirer quelques adorateurs; pauvre fleur, ce n'était pas la peine de quitter Dijon, d'abandonner votre modeste profession de couturière et de jeter vos aiguil-les aux... orties.

Allons, de l'énergie autrement vous en arrivez à faire le trottoir.

Nous savons de longue date, charmante Marie, dite Penau-de-Mouton, que la couleur jaune est devenue légendaire.

Pourriez-vous nous dire où vous avez acheté ce fameux costume, couleur ficelle, que vous... trainez si majestueusement ces jours der-niers?

L'orgueil est, je crois, votre moindre défaut (c'est pas peu dire); vous tenez énormément à vous faire admirer, permettez donc quelques observations:

La couleur de votre robe n'est pas en har-monie avec les tons de votre figure; ainsi vé-lus, vous ressemblez à ses figurines de cire qui font l'admiration des enfants; votre faux-cul est par trop monstrueux et votre chapeau vous va affreusement. Puis, écoutez, voulez-vous la face et fermez la bouche. Plusieurs personnes vous prient de bien vouloir faire remplacer les quelques dominos pourris faisant partie de votre ratelier!!

Pourquoi, noble descendante de Vénus, vous adirez avec tant de complaisance dans les glaces des devantures? Pourquoi regarder de votre petit air... effronté de chastes jeunes filles et les forcer à vous céder le haut du pa-

Pourquoi relever votre robe si haut. Nous savons que vous pouvez vous faire blanchir, mais ce que vous paraissez détester et que vous supprimez au besoin c'est la gaze, elle. Rappelez-vous le square, la statue et le vieux Neptune.

Prochainement nous raconterons sur son compte et sur sa sœur bien-aimée Pupille de nombreuses anecdotes.

Peau-de-Mouton, devrait bien nous nommer le nabab qui va, chaque jour, absorber un moka dans son petit nid; qu'elle redouble de précautions, je le sursai sous peu!!

Certain quartier de notre ville a la chance de posséder quatre jeunes biches qui ont pu, à juste titre, nommer les « Quatre incurables »: Jeanne, dite la Bombée; Adeline, dite Planché à pain; Joséphine, dite la Hulotte; Marie, dite Sans-Croix. Toutes quatre elles garnissent des cha...peaux de feutre et au besoin blan-chissent... leurs jupons!!

Jeanne, dite Bombée, dite aussi Jeanne Bi-joux, fit, dans sa ville natale, ses premières études dans le vice. Un nabab quelque peu général l'envoya aux Antilles de son pays et lui fit faire un voyage dans la première ville de France. Ses débuts furent très orageux, les vices débouchés furent sa consolation. Après avoir végété quelque temps elle revint dans ses pénates et ne tarda pas à faire con-naissance d'un jeune homme, homonyme du grand Mirabeau; ce tourtereau croit aveuglé-ment à la fidélité de sa tourterelle; le malheu-reux ne sent pas deux excoercences qui tendent à prendre des proportions gigantesques (bien sûr il ne pourra passer sous la porte Guil-laume à Dijon), C'est pourtant bien triste d'être Joseph à l'âge de 19 ans.

La femme Bijoux est d'une cupidité à nulle autre pareille, je suis certain qu'elle ferait le tour de la ville à cloche-pied pour la modique somme de vingt sous.

Adeline, dite Planché à pain, n'a jamais pu réussir à attirer les regards du sexe fort, elle en est réduite à faire le trottoir et à rouler le rempart. Elle avait, parait-il, un caprice sé-rieux pour un jeune d'honneur d'Argus, mais étant aussi plate qu'une armoire à glace elle a dû se résigner!

A vadrouille faite d'un...nant sérieux.

La nature nous semble bien injuste, pauvre comète. A l'instar des femmes arabes elle a, parait-il, la mauvaise habitude de s'épiler les... cheveux.

Joséphine, dite la Hulotte, et Marie Sans-Croix: deux carenes à radouber; que d'avaries, grands dieux!!

Je ne désespère point de les voir faire un voyage à Montpellier, gare à la casse.... rôle.

Elles ont pris des leçons pour la... taille douce vers la catin de campagne; aussi, lors-

qu'on leur cause, faut-il se munir d'un mou-hoir. Que voulez-vous.

Trop de science nuit, trop de verbes coulent! Ces quatre déesses vont de toutes leurs quatre heures chez un vieux Beau qui, entre parenthèses, ne l'a jamais été; elles n'ignorent pas, ces chastes enfants, qu'elles n'ont rien à craindre pour leur vertu; car, il y a belle lu-ette qu'il-bas ont perdu, ce que fillette ne peut perdre, ici-bas, qu'une fois.

C'est Anastasie Niollette et ses quatre sardi-niennes, ont dignement célébré les bals de la saison d'hiver (Colysée). Après le bal, elles se sont bourrées d'huitres et de champagne; de là, cuites complètes; priées de sortir, elles ont ren-du:

Au trottoir se qui appartient au trottoir. J'ai oui dire que cinq moules les accompa-gnaient!!!!

Parmi les impures enchantées de voir figurer leurs anciennes amies sur la Bavarde et dont personne n'a encore parlé, je puis citer deux sœurs de la cité, deux cocottes qui, autre-fois, aimaient bien rire et cascader.

Contrairement à beaucoup de demi-mondai-nes, elles payent bien... leurs dettes; il n'y a pas de regret, sans exception; voici leur s'vio: Les deux cocottes se disent:

Qu'elles-vous ferez à Paris, dans cette bonne ville de Lyon, le saint jour de Pâques. Auriez-vous l'intention de renoncer à ses pompes et à ses œuvres? Non, vous aviez peut-être l'idée d'un pèlerinage à Fourvières?

Lorsque vous irez dans la seconde ville de France n'oubliez pas avec tant de complaisance votre chaîne en or ou en toc:

Tout ce qui reluit n'est pas or. Et puis, un rang suffisait; trois rangs, ça sent l'odeur nauséabonde de certaines sous-matresses... de cloîtres.

Prochainement, nous esquisserons les deux silhouettes de Marie et sa sœur.

Dernièrement, j'ai aperçu la Niollette accom-pagnée de la Chinoise, une ancienne étoile qui a toujours été le parfait amour; passant dans la Grande Rue, pourquoi avoir fait ce geste qui n'a rien de féminin à l'adresse de deux dames étonnées de votre chapeau excentrique? Un fantasme en aurait pris les armes!!!

Pourquoi aller du côté de Saint-Jean-des-Vignes, les bies ne sont pas encore assez grands pour aller vous vautrer.

Les deux amies Adele et Marie, désignées dans la Bavarde du dernier numéro sont en-chantées et s'en battent les flancs à grands coups de la guiche.

J'apprends à l'instant que le Club des Trente-Six Vertus étant au grand complet, toutes les frues chalonaises ayant donné leur adhésion, il a été décidé ce qui suit:

Le Club fera une sortie précédée de la ban-nière. La musique du 148^e plougeur à cheval fera entendre des morceaux choisis.

« La bannière sera portée par la Tignasse rouge, les armes du Club par la Norma! Des affiches multicolores donneront des détails, le cortège défilera dans les principales rues de Chalon.»

A jeudi prochain le compte-rendu et les deux chemisiers de Sainte-Marie.

Et pis, c'est tout pour aujourd'hui. COCHERUEU.

Depuis le temps où votre estimable journal fait fureur à Chalon, je vous ai, sous différents noms, fait connaître les faits et gestes de nos belles petites Chalonaises; je suis obligé de cesser aujourd'hui ma correspondance avec vous, car je suis devenu, reconnu.

Je tremble, car j'ai entendu ce propos dans la bouche de plusieurs de nos merveilleuses: si jamais nous connaissions mes imbécillités qui correspondent à la Bavarde, ils pourront se mordre les doigts de s'être méfiés de ce qui se regardait par nos tympans feront leur affaire. N'ai je pas raison d'avoir peur?

Je me figure déjà la grande marquise de Ste-Colombe, armée du sabre de son sous-off, me poursuivant avec fureur, la grande Normande me cinglant les oreilles avec un fouet doré de son cocher, Perrine H... tenant dans ses mains deux litres de vin blanc qu'elle vient de vider, me les cassant sur la tête, Fanny Blanche me lançant au visage du sable et des « carreaux municipaux » où elle se butte si souvent! etc.

C'est pourquoi, tant que j'aurai et le rage de ces dames ne seront pas calmées, je ne pour-rais les regarder par nos tympans feront leur affaire. N'ai je pas raison d'avoir peur?

Quant à la grande Carée, qui fait un usage immodéré de plâtre et de rouge, je lui donnerai ce conseil: ne faites pas tant la fière en rue; cela ne vous va guère, vous êtes trop con-nue et vous ressemblez tout simplement à un mannequin détaché de la devanture d'un mar-chand de confectons.

Le même.

Lorsque René pénètre dans l'autre immense de l'Averne, gouffre affreux et puant, il avait avec lui - disant les Historiens - le fameux rameau d'or; moi je n'avais que ma bonne pièce, 40 sols de Toisé, et certes l'entrée des Enfers est de la St-Jean à côté de celle que j'ai failli franchir l'autre jour. C'est dans les environs de la ci-tadelle que tient son repaire cette vertu à robe jaune plaquée de crasse.

Nous allons ouvrir une souscription en faveur de « Nos Amies » alias la Dragon; sans at-tendre les nouvelles étonnantes, nous lui enverrons deux pains de savon, quelques brosses de chiendent et 3 mètres de toile d'emballage. Si cela ne suffit pas, nous mettrions à sa disposition un jeune plâtrier qui, moyennant cinquante cen-times, consentirait à lui donner un coup de pic-axe réparateur.

Et l'on dit que la Bavarde n'est pas « chic »!

Marguerite P. est bien laide avec son chapeau gigantesque, il peut lui servir d'ombrelle; de plus elle a besoin! Si sa figure n'était pas gré-gresse comme une écumeur nous pourrions sup-poser qu'elle n'est munie pour se garantir de la grêle.

Annette la Normande serait bien aimable de nous dire quel nabab a payé son affreux robe-couleur citron. On nous assure que c'était une vieille robe retournée, nous n'en doutons pas... les actions sont donc à la baisse?

La petite Marie Raymonde doit user des quan-tités fabuleuses de charbon pour se noircir les yeux et les sourcils; quant à sa figure, elle est tellement badigeonnée qu'on serait tenté de croire qu'elle a gagné le sac de plâtre de la lo-terie de l'Harmonie. Nous invitons vivement la petite Marie R. à payer les nombreuses dettes dont elle est accablée, et particulièrement les 300 balles qu'elle doit encore à son trop confiant propriétaire.

Marie Favre ferait bien d'être moins tintamar-quesque. Cette belle qui se dit chimiste et que nous croyons plus spécialement vouée aux tra-vaux de culotte, a été dernièrement congédiée par son propriétaire. Nous plaignons sincère-ment ses nouveaux voisins.

Chère Jeanne au corsage de velours, vous ne vez vous vanter d'être née dans une heureuse étoile, nous vous félicitons vivement d'avoir été le début mis la main sur un nabab aussi sérieux! Aux premiers jours de l'hiver, nous étions loin de prévoir cette veine subite et nous ne déses-pérons pas de vous voir conserver jusqu'à la prochaine exposition le légendaire chapeau que vous portiez depuis un temps immémorial.

Vous n'avez pas dit, il me faudrait pas cette qua-lification. Hees contatez donc vous insérer la cam-brière. Les déjanters froids sont loin! L'héritage est une bonne chose. Maintenez le pactole coule à pleins bords. Vivat! Seulement si vous pouvez, chère belle, faire disparaître la proémi-nence dorsale dont vous êtes affligée? C'est l'apanage du dromadaire; si cette affligeance était sœur, vous n'auriez plus qu'un pas à faire... car le dromadaire est proche parent de l'animal que M. de Buffon appelle « le Vaisseau du Désert ».

Nous invitons vivement Adeline à moins se barbouiller de carmin et d'autres couleurs badigeonnatoires; certain jour que sur le collés elle se laissait contempler par un jeune go-doleux que nous ne connaissons pas, et qui nous avait les teintes purpurines du soleil qui se noie avait déclaré au jour dans la nappe immense de l'Océan.

Noi-toie, ma mie, ton nez phénoménalement exigü (aurait besoin d'être secouru par celui de ton amie Adeline; si ta chère compagne te pas-sait un morceau du sien, vous vous en trouve-riez fort bien toutes les deux; malheureusement cet arrangement à l'amiable est à peu près irré-alisable. Ce que nous n'essayerions pas de vous dire, c'est que nous n'aurions pas de vous pardonner; chère belle (c'est une façon de parler) c'est l'i-ménarrable malpropreté de ta robe; nous pen-sons que pour trente sous un teinturier compa-tissant te la dégraisserait volontiers.

Nous nous permettons de demander à Ninette de Lavin, si ce qu'elle avait l'autre jour sur la tête, est bien un chapeau; nous avons pris cela pour une imitation savante des jardins suspen-dus de Babylone. La belle Ninette aurait-elle adopté le jardinage à domicile? Cette personne semble ainsi que la dame au Camélias porter beaucoup d'intérêt aux fleurs blanches... pour-quoi?

GROUET ET VON BARREVELLE

Il est, dans une des rues les plus malsaines de notre cité, une grande et belle brune, qui jusqu'alors a pu échapper aux regards pen-dants vigilants des correspondants de la Ba-varde.

Moi pauvre nain, qui n'ai pas de scarpines, je crois devoir dévoiler aux lecteurs et surtout aux lectrices de la Bavarde, les secrets de sa jeu-nesse orageuse.

C'est de domelle, qui se nomme Jeanne, prit en 1881 par un beau jour de printemps, son es-sayer sur la capitale.

Mais hélas! le lendemain de son arrivée, ce d'amères déceptions, partie avec la croyan-ce bien entendu qu'à Paris les cailloux lui seraient peut-être tombés toutes rotées du ciel, comme autrefois la manne avait tombé dans le désert (voir la Bible), se figurant aussi n'avoir rien à faire que de se faire trémoliser sur les grands boulevards en huit ressorts.

Les étonnés étaient faibles, une fois qu'elle n'eût plus le sou, il lui fallut manger quelque chose, ce qu'elle fit avec un peu de pain et de la soupe de celles qui vont dans ces conditions visiter la Capitale (Le Trot-toir). Cela devait être dur pour elle, qui n'avait pas en encore l'audace de bouger de son trou.

Mais, par une chance heureuse, coïncidant du reste avec sa position elle trouva une place dans une des écuries des plus renommées du fau-bourg Saint-Martin; là le travail était pénible surtout, mais, en somme, elle se mit bien vite au courant des moeurs et coutumes de la vie in-fernale parisienne qui, cependant, ne lui souri-rait pas toujours.

Par je ne sais quelles vâtilles elle quitta fir-mement l'abîme dans son nom, pour aller végéter près de la Villette, chez un couple d'a-moureux; là elle eut le privilège d'attirer par quelque pouvoir occulte les regards de jeunes chalonaises en villégiature. Vous devez penser ce qui s'en suivit.

C'était un bouillon par ci, une portion par là, deux sous de frites et un demi-sourire... l'af-faire était parlée. Chacun avait son jour, quand enfin, lassé de cette vie dégradée, elle prit un parti décisif, celui de retourner au pays. Mais, pour cela, il lui fallait de la monnaie et ce n'é-tait pas chose facile à se procurer à 0,60 centimes de l'heure, qui pourtant elle lui payer son voyage; elle eut le bonheur, un beau matin, de trouver un habitué du concert de Lyon, la prit en pitié, et lui paya son voyage; mais l'habitude en question n'était plus jeune, il comptait cinquante et quelques années; pour elle qui n'avait que dix-sept printemps, cela ne lui si-gnifiait guère; mais au bout le bout, elle revint après un séjour de quatre mois et demi, grasse, dodue, mais plus bômée que de coutume.

Après quelque temps d'un heureux repos, elle se remit à fréquenter avec un assiduité des plus correctes, les bals et soirées amusantes de notre Salon du Colysée.

C'est fit dans ce lieu de plaisir qu'elle y trouva une mine de bois, cela doit bien vous étonner, mais pourtant cela est vrai.

Depuis cette trouvaille, ce n'est que prome-nade à Giry et autres lieux. Prenez garde, mignonne que votre mine de bois ne finisse par se consumer.

Un NAIN-CROTABLE DE L'ILE D'AMOUR.

Charade

Mon premier vers le ciel porte sa tête altière, Mon second dans les airs arrive jusqu'à nous: Son invisible corps à l'attrait le plus doux. Lorsque mon tout gaiment, dès qu'il voit la lumière Célébre dans nos bois la saison printanière. Un CHEVALIER DE L'AMOUR.

Enigme

Das hôtes des bois, je suis l'un des plus char-mants; [Mants]; Mais mon plumage est loin de répondre à mon [chant].

1 PARTISAN DE LA BAVARDE.

Logogriphe

Sur mes sept pieds, j'unis deux êtres de sexes [différents]; Qui ne sont pas toujours forcés de s'aimer; [différents]; Surtout quand de mes sept pieds ils ont dépassé [différents]; les trois derniers.

Mes quatre premiers doivent avoir le pas forcé-ment, [ment]; Sur la deuxième partie de mon entier, [ment]; Qui doucement à part nom de baptême mes cinq [ment]; premiers pieds.

VERT-VERT A CHALON.

Les gagnants du dernier numéro

De la Bavarde

DIPLOMES DE SENS D'ESPÉRIT

Le restaurant Etienne. - Clémentine Gros-jean. - Marie Télégraphe.

Solutions du dernier numéro

De la Bavarde

Solution de la charade: PUCKRON.

Solution de l'énigme: PENSÉE.

Solution de logogriphe: BAVARDE.

Ont trouvé les solutions:

Le père Papat. - Vte du Palage à Dijon. - A. P. Riif. - Père Julien, un petit vieux bien propre, au café Vivet à Ckambery. - L. F., agent-voyou piqueur en route pour Charon.

2 Lovelaces, administrateurs d'Adèle et Maria à Chalon. - 4 Julieton Brismiche. - Maria Conlax. - La belle blonde. - Jonathan. - La brasserie Jeandoux.

Vezeu, l'Oars, Pipe. - Une servante de la brasserie Robert. - 4 pieds de basse du 99^e de ligne, complètement abrutis. - Un fourrier de la petite classe du 99^e, ex-adorateur de Clémentine. - La brasserie de la Grotte. - Clémentine Grosjean. - Un sergent de Scie (Haute-Savoie). - Le bel Adolphe de Bourg-St-André. - Les abrutis de Pierrelotte. - Les trois hébés des Jacobins. - La mère La Ste-Foy. - Ferdinand Ravet. - La rosière de Ste-Foy. - Restaurant Etienne, rue de l'Hôtel de ville, 87. 1 rat-mouli montilien. - Marie Télégraphe.

PETITE CORRESPONDANCE

C. Mavoitz. Allons examiner. - Un de ses adorateurs à Chalon. Merci, continuez. - D. Confiture. Merci, continuez. - Céline de la Taverne. Amal le enfant continuez à nous écrire. - L'Ha-bru-ty. Merci, continuez. - D. Bile. Merci, continuez. - Un montiten fervent de la Bavarde. Merci, envoyez encore. - Pst à Chalon. Etes très aimable, continuez.

Typos. Sonnes modernes, résurrection, amitiés. - Un Juvenal moderne. Merci, continuez. - Un amateur de billard ou Teil. Trop scabreux. - L'Emoustilleur. Merci, continuez. - Jean Célyron. Très spirituel. Allons communi-quer à Coche-Crue. - Marmarie. Merci, continuez. - J. Gérard. Certainement, envoyez. - Piquet. Pour prochain numéro. - Le comte De-manger. Merci, continuez. - Bourguignon-salé. Pour prochain numéro. Envoyez encore.

Amoside. Merci, continuez chaque semaine. - Cupidon. Merci, continuez, publiez nos prochain numéro. - Un abrutit de la rue C à Dijon. Pour prochain numéro. - L'amant de Rachelle. Etes bien aimable, merci, continuez chaque semaine. - F. Altheimer. Bien écrit, merci, continuez.

L'Ha-bru-ty. Voulez-vous donner adresse. Irmsus voudrait s'entendre avec vous. - Un nain porte un. Merci, continuez. - Un ennemi de la prostitution. Merci, continuez. - Un valé-tudinaire. Publiez nos. - Cristian le tout à Chalon. Publiez nos. - Némucène. Merci, continuez. - Argus. Merci, continuez. - Juvénal. Touche trop à la pornographie. Envoyez autre chose. - Quinelle. Merci, continuez.

Un oiseau bleu. Merci, continuez chaque semaine. Ecrivez demain. - Rosse-Taupo. Très bien. Attendez photographes. - Zinzynophyle. Merci. Etes toujours aimable. Avons publié siquette Mathilde dans édition Montelmar. - Un nain planté. Merci, continuez. - Coche-Crue. Allons vous envoyer encore un stock. - Ego. Merci, continuez. - O. Q. P. Evitez désai- gnement trop crue. - O. C. 1 platane du qua-rtier. Voulez-vous donner adresse pour que j'écrive.

En tous cas, continuez et envoyez photographes. - A Empalme. Merci, continuez. - Mifavous. C'est entendu, soyez sans crainte, merci, conti-nuez. Vous attendons, avons correspondances à vous montrer.

Deux bassus. Pour prochain numéro. - Bras d'Acter. Pour prochain numéro, merci, conti-nuez. - Luis Paméla. Très bien, continuez. Avons pas pornographiques. - Claudius de Chou-det. A tendez encore. - Un ventre jaune. Cou-voies pas insérer cela. - Un abrutit de la rue C